



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

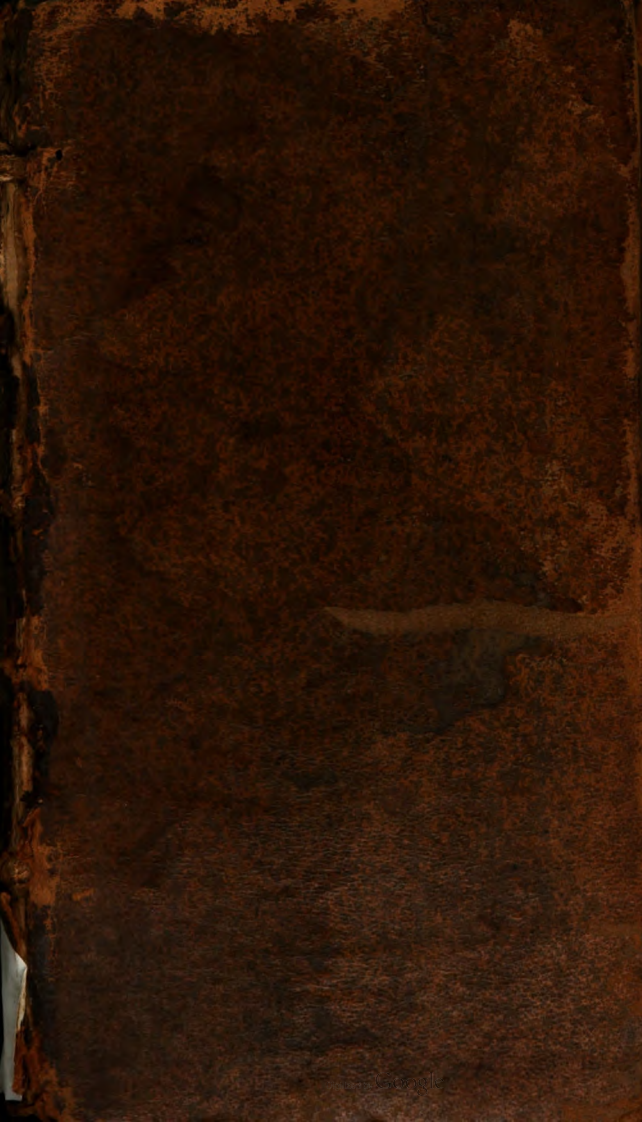
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





EX BIBLIOTHECA
AUGUSTINIANA
LYGDUNENSI

897158

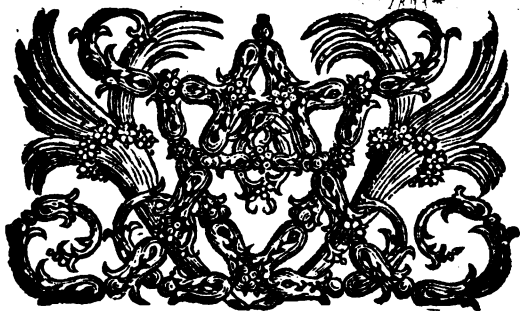
AFFAIRES

DU

TEMPS.

TOME

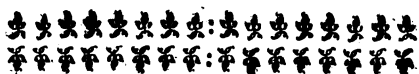
V



A L T O N ,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere, au Mercure
Galant.

M. DC. LXXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A V I S

TOUTES les Affaires de l'Europe étant aujourd'hui liées ensemble par le même nœud, ne l'aissent pas d'avoir plusieurs parties séparées, dont chacune se raporte à un seul point, qui est l'abaissement de la France. Son élévation le fait souhaiter; mais comme on feroit paroistre trop d'injustice, si on laissoit voir qu'on n'agit que par un motif de jalousie, chaque Etat a cherché des pretextes pour la couvrir, & pour embarasser les affaires. Celle de l'Electorat de Cologne est arrivée tout à pro-

A V I S.

pos, pour mettre l'Empereur en estat d'agir contre la France. Les Partis se sont formez, & le Prince d'Orange, habile Politique, en feignant de ne prendre part dans cette affaire que pour les autres, n'a agi que pour lui seul. J'ay cru que cette Histoire, où tous les Princes de l'Europe jouent aujourd'hui chacun un personnage, meritoit d'être traitée autrement que par articles de nouvelles, comme sont ceux de mes Lettres ordinaires, & cela m'a fait prendre le dessein d'en former un Corps, où l'on trouvat les ressorts marquez avec les événemens. Ce qui se passe à la vûe des hommes, & qui doit être regardé comme les particularitez d'une intrigue, est toujours connu du

A V I S.

public, & le dernier du peuple ne le sauroit ignorer ; mais les ressorts qui en sont la cause, sont souvent inconnus aux plus habiles. J'ay entrepris de faire connoître les uns & les autres dans le même Ouvrage, & d'y joindre toutes les pieces que l'Histoire ne fait ordinairement que citer. Me voici au septième Volume. Comme ils paroissent avec le Mercure, à qui l'on peut dire qu'ils sont joints en quelque sorte, sans que portant ils y soient liez, on a souhaité savoir s'il y en auroit à l'avenir autant de Parties que du Mercure. Je répons à cela, qu'outre que la matière ne sera pas éternelle comme celles des Nouvelles de chaque Mois, puis qu'elle fi-

A V I S.

nira avec la guerre d'aujourd'hui, ou plutôt avec la chute, ou l'entier affermissement du Prince d'Orange en Angleterre, il me seroit impossible d'en donner un Volume chaque mois, quand même la matière augmenteroit au lieu de diminuer; j'ay même beaucoup pris sur moi en donnant ces sept Volumes, & ce grand travail m'a mis hors d'état de faire à l'avenir tout ce que je souhaiterois pour contenter le public. Je l'avertis donc, que je donnerai encore deux Volumes de suite à cause de l'abondance de la matière qui me reste, & des choses curieuses que j'ay ramassées. Il peut compter là-dessus comme sur un plan; que des ordres ab-

A V I S

Solus seroient seuls capables de m'obliger à changer ; mais après ces deux Volumes dont le dernier se debitera le premier jour de Septembre, j'assure que quoi qu'il puisse arriver, la suite n'en paroîtra que trois mois après, & même, que si la chute du Prince d'Orange étoit renfermée dans ces deux Volumes, je ne pousserois pas cette Histoire plus avant, mon but n'ayant été que de renfermer dans les Affaires du Tems, tout ce qui congerne l'usurpation de la Couronne d'Angleterre, faite par le Prince d'Orange, & ce qui regarde la France à l'occasion de ce dessein. Selon ce projet, je puis presque assurer que les Volumes de cette Histoire ne s'é-

A V I S.

tendrons guere plus loin que le reste de cette année. Je trouve même que le terme est long pour le regne d'un Prince qu'on doit regarder comme un Roy que le hazard n'a élevé que pour peu de temps. On peut s'étonner de ce que j'avance, & demander sur quel fondement je parle de cette sorte. J'avoüe que je n'ay pas une entière certitude de la chute de ce Prince, mais je croë qu'on peut faire des conjectures plus assurées sur la situation des Affaires d'Angleterre, principalement lors qu'on examinera celles de l'Europe en general, que ceux qui se mêlent de deviner n'en font sur ce qui doit arriver aux hommes, en regardant seule-

A V I S.

ment leur main. Enfin j'ay tellement approfondi cette affaire, afin d'en instruire le public, qu'il me paroît que je puis entrevoir plus de choses qu'un autre par mille endroits, qu'il seroit aussi difficile d'expliquer que le je ne scay quoy qui fait que de mediocres beautez plaisent souvent davantage que les plus parfaites. Quoy que j'aye déjà donné beaucoup de choses touchant l'Angleterre, & que le cinquième Volume des Affaires du Temps en contienne beaucoup plus que deux des autres ensemble, il me reste encore tant de matière que je pourrois presque dire que je ne fais que commencer d'en parler. A l'égard des Affaires d'Irlande,

A V I S.

j'en suis demeuré à l'embarquement de sa Majesté Britannique pour ce Royaume-là. Je ne vous ay encore rien dit de celles d'Ecosse, & j'ay fini celles d'Angleterre au remerciement fait par le Prince à la Convention, après qu'elle l'a choisi pour Roi. Ce qui est arrivé dans ces trois Royaumes depuis ce temps-là, sera contenu dans les deux premiers Volumes que je dois donner, à quoi je joindrai tout ce qui se passera jusqu'au dernier d'Août, ainsi que plusieurs choses curieuses que j'ai découvertes touchant ce que j'ai déjà traité. Il y a long-temps que mes Memoires sont prests. Je croiois que les affaires d'Angleterre rempliroient du moins

A V I S.

la moitié de cette septième
Partie , mais ie me suis heu-
reusement trouvé engagé dans
une matiere qui m'a donné lieu
de iustifier entierement le pro-
cedé de la France , & ie puis
dire qu'il y a presentement
beaucoup de gens éclaircis de
ce qu'ils souhaitoient sçavoir
à fond , & qui ne se laisseront
pas empoisonner l'esprit & le
iugement par l'accablante
quantité des Ecrits de Hol-
lande. Je parlerois autrement,
si ie croïois les avoir détrom-
pez par des raisonnemens tirez
de moi - même. Je sçai la
modestie que doivent avoir tous
ceux qui écrivent ; mais ie puis
parler hardiment du bien que
peut causer cét Ouvrage , puis
que ie n'ai cité que des faits ;

A V I S.

*que les ay ramassez, & res-
 ferrez, en rapprochant ce qui
 s'est passé depuis 1667. c'est à
 dire des faits, qui estant é-
 tendus dans une Histoire de
 vingt-deux ans, estoient trop
 éloignez de la memoire des uns,
 & comme perdus pour celles des
 autres. Ces faits rapprochez,
 & mis dans leur iour, font voir
 que le Roi n'a jamais enfreint
 de Traitez, & répondent à ce
 qu'on lui impute faussement,
 mais en l'enveloppant de tant
 de paroles inutiles & de faux
 raisonnemens, que la verité a
 toujours esté étouffée sous le
 grand amas qu'on y a mêlé de
 mensonges, & d'iniures. Il fa-
 loit la retirer de ces abismes, &
 se croy avoir le bonheur d'en é-
 tre venu à bout. Chacun ap-*

A V I S.

plaudit à cette Histoire par l'intérêt que l'on prend au Roi. On a de la ioye de voir sa iustice y paroître à découvert, & l'on se fait un plaisir du chagrin que doivent avoir ses Ennemis d'estre poussez; car quand même ils ne cesseroient point de faire écrire, ce que ie suis fort persuadé qu'ils continueront de faire, il ne sortira de leur plume que des iniures, des raisonnemens & des predictions, qui ne pourront détruire ce que j'ay écrit, puis qu'il faudroit nier l'Histoire, qui quoique differente selon la passion des Ecrivains, ne peut s'empêcher de marquer en quel temps, & en quelles occasions on a fait des Trêves & des traitez de Paix, quand on a repris les armes,

A V I S.

pour quel sujet, quand on a fait des ligues, & par qui elles ont esté faites. Ces faits énoncez avec les dates font connoître la vérité, d'une manière à n'en pouvoir laisser aucun doute à ceux qui voudront y faire réflexion, & quand rien ne la déguise, & qu'elle prend soin de se montrer elle-même, on la connoit beaucoup mieux. Ainsi ce n'est point d'un bel ouvrage que je m'applaudis, mais d'avoir trouvé le secret de mettre la vérité dans son iour. Il n'y en avoit point d'autre voye que de remonter aux faits passez, & de les rapporter ensemble, afin que les considerant tout d'une vue, on pût mieux remarquer, ce qu'on ne voit pas si bien dans l'éloignement. Je n'ay pas

A V I S.

lâissé de combattre quelques raisonnemens captieux ; mais enfin , quand on ne feroit nulle considération sur ce qui vient de moy , il suffit qu'on ajoute foy à ce que j'ay rapporté de l'Histoire , & il est certain qu'on ne le peut faire sans que le Roy demeure justifié , touchant les infractions dont on l'accuse si injustement. En effet, on ne sauroit s'empêcher de croire , ce qui est dans une infinité, non pas de Libelles de Hollande, mais de Volumes d'Histoires, & même dans celles de toutes les Nations. Enfin il y a de certains faits de Cabinet, qui quoi que véritables peuvent toujours être disputez , parce qu'on n'en a souvent pour garands que ceux qui les rapportent , mais il

A V I S.

n'en est pas de même des faits publics dont personne ne peut disconvenir ; tels que sont le jour de la naissance d'un Roy, celui de son triomphe, de sa mort, de la perte ou du gain d'une bataille, & de la conclusion d'un Traité de Paix, dont les articles sont distribués au public. C'étoit une chose qui crioit vangeance, que ceux qui ont fait tout ce qu'ils imputent à Sa Majesté, osassent l'en accuser. A force de vouloir faire croire une chose, on vient quelquefois à bout de la persuader ; mais je ne crois pas que les Ennemis du Roy réussissent à noircir la réputation de ce Monarque par cet artifice. Ils peuvent écrire presentement autant qu'il leur plaira, je ne leur

A V I S.

répondrai plus, tant qu'ils ne diront que les mêmes choses.

Il ne me reste plus rien à dire, si ce n'est que ces Volumes sont faits avec tant de précipitation, & imprimés en si peu de tems, qu'il est impossible, quelque soin que l'on en prenne, qu'il ne s'y glisse des fautes. Je ne fais point d'Errata, parce que je croi le Lecteur assez éclairé pour les remarquer lui-même, mais il y a quelquefois des endroits si défigurés, que l'on n'en sauroit deviner le sens. Il s'en trouve un de cette nature dans la seconde page de la Préface de la sixième Partie des Affaires du Tems, où il y a, & d'ailleurs, qui voudroit avoir tout ce que j'ai mis en six Volumes, outre qu'il l'auroit sans

A V I S.

ordre, seroit contraint de garder en papiers inutiles, plus que trente de ces pieces ne contiennent. *Il faut lire*, seroit contraint de garder plus de pieces que n'en pourroient contenir trente Volumes comme les six premiers des Affaires du Tems, parce que plusieurs de ces pieces sont accompagnées, &c....



SEPTIEME



SEPTIÈME PARTIE
DES AFFAIRES
DU TEMPS



LE ne croyois pas ,
quand j'ai commen-
cé à vous écrire sur
les Affaires du Temps,
que cette matiere auroit de-
quoi me mener si loin. Je sa-
vois bien que la Guerre dont
je vous ai découvert le nœud
dans mes Lettres precedentes ,
ne faisant que s'allumer, m'o-
bligeroit à vous en dire les é-
venemens jusqu'à ce qu'elle eut

Tome VII.

A

cessé, mais j'avois sujet de croire que je n'aurois plus rien à vous apprendre touchant l'intrigue qui a mis les Affaires de l'Europe dans la situation où elles sont aujourd'hui, non plus que touchant quelques actions du Prince d'Orange, dont personne n'a pû savoir jusqu'ici les véritables motifs. Cependant j'en ai pénétré la vérité, au moins si j'en croi des personnes dignes de foi, & qui en ont eu de sûres lumières, parce qu'ils étoient dans des postes d'où l'on peut découvrir beaucoup de choses pour peu qu'on soit attentif aux événemens singuliers, & qu'on prenne soin d'en examiner les causes. Mais avant que d'entrer dans ce que j'ai à vous dire de nouveau là-dessus, j'ai à vous entretenir

des Affaires que la France a aujourd'hui avec la plus grande partie des Puissances de l'Europe, après quoi je reprendrai le Journal de ce qui se passe en Angleterre, à l'endroit où je l'ai laissé la dernière fois.

Comme je n'avance rien dans toutes mes Lettres que les pièces à la main, afin de pouvoir le justifier, c'est-à-dire, en rapportant des endroits de celles que je cite, en vous en envoyant d'autres entières, ou en vous marquant des faits publics, & généralement connus, ne vous étonnez pas si je reprends les mêmes Articles toutes les fois que j'ai de nouveaux éclaircissemens à vous en donner. J'en userai toujours de la même sorte lors qu'il me vien-

dra de nouvelles preuves, qui fortifieront ce que j'aurai déjà dit, ou qui justifieront ce que j'aurai encore à vous dire sur les mêmes Articles. J'en vais retoucher un grand, & dont les Ennemis du Roi souhaiteroient que l'on n'eust jamais parlé, parce qu'ils n'ont point de détours pour le défendre. Aussi mettent-ils toute leur application à faire supprimer ce qui peut donner occasion de traiter encore cette matiere. Les Princes Catholiques ne veulent pas que cette Guerre soit une Guerre de Religion, & que la véritable Eglise en puisse souffrir. Cependant comme ils ne peuvent se déguiser à eux-mêmes le contraire de ce qu'ils disent, ils tâchent par toutes les voyes imagina-

bles, d'ôter à leurs Sujets la connoissance de tout ce qui s'écrit là-dessus ; mais pendant qu'ils en usent ainsi, les Protestans leurs Alliez ne gardent pas la même reserve. Non seulement ils publient que cette Guerre causera la perte de la Religion Catholique, mais ils l'écrivent même, & font répandre ces écrits parmi tous ceux qui sont du même parti, afin de les animer davantage à cette Guerre comme à une guerre de Religion. On voit des preuves de ce que je dis dans un Livre imprimé en Hollande, & intitulé, *Les heureuses suites de l'Alliance & de l'Union du Prince d'Orange avec les Etats Generaux*. Il y a cent endroits dans ce Livre qui prouvent ce que je viens d'avancer.

Vous en jugerez par celui-ci : Si la France étoit abaissée, la Paix rétablie, l'Angleterre & la Hollande unies étroitement, & les Protestans en repos, on verroit bien tôt la décadence du Papisme. Voilà ce qui s'appelle s'expliquer nettement & sans détour, & nommer les choses par leur nom. S'ils levent ainsi le masque quand ils doivent dissimuler, de quelle maniere en useroient-ils si la France n'avoit pas assez de force pour leur tenir teste? Comme ils sont superieurs en nombre aux Catholiques leurs allies ils ne tarderoient guere à se declarer contre eux, & n'en feroient point de scrupule, parce qu'il s'agiroit de Religion, & de rendre toute l'Europe Protestante. Cependant cest la

pieuse Maison d'Autriche , & la Cour de Rome qui leur mettent les armes à la main au hazard de tout ce qui en peut arriver . Quand on fait reflexion sur des faits si extraordinaires , l'imagination se trouve si remplie , & si étonnée en mesme temps , qu'on demeure dans la surprise sans pouvoir exprimer ce que l'on pense , tant il est difficile d'ajouter foy à ce que l'on voit , & à ce que l'on entend . Un autre endroit de ce même livre porte : *Il faut avant que de parler de paix , que Louis XIV. rétablisse l'Edict de Nantes , & remette les Reformez dans l'état où ils estoient avant la mort de Henry IV. & repare tous les dommages qu'ils ont soufferts.* Voila le but de

l'alliance des Princes Protestans avec les Princes Catholiques hautemēt déclarée par là, & l'on voit qu'ils se mettent peu en peine qu'on le scache, puis qu'ils laissent debiter publiquement un Livre qui explique si bien leurs intentions. Si le bon état où le Roy a mis la France, n'empeschoit pas ce malheur, la Cour de Rome en suscitant la guerre qui embrase aujourd'huy l'Europe, auroit causé l'entiere destruction de la Religion Romaine, car il est hors de doute que si la France avoit plié sous le joug des Protestans, le reste des Catholiques de l'Europe seroit trop foible pour leur resister. Ainsi il ne faut pas s'estonner si tant de Puissances s'unissent inutilement contre le Roy; ce

Monarque prend les interests du Ciel, le Ciel prend soins de ses Etats.

Le mesme Autheur dit encore : *Le retablissement des Princes deposez, & des protestans exilez est l'une des plus heureuses & des plus importantes suites de l'union des Confederes.* On s'aveugle souvent lorsque l'on tient un méchant party, & le mot de *Princes deposez* est mis là sans réflexion en parlant de la France, mais comme on veut la charger de toutes sortes de crimes afin qu'elle devienne odieuse, on les entasse les uns sur les autres, sans examiner si ce que l'on dit est vray ou non. L'importance est d'en nommer beaucoup, & de surprendre les peuples par le grand nombre, afin

qu'ils ne puissent demesler la verité; mais qui voudra faire un peu reflexion sur cet article trouvera qu'il est contre les ennemis de Sa Majesté, au lieu d'estre à leur avantage, & que le Roy d'Angleterre est le Prince depossédé du rétablissement du quel il s'agit. Comme le Roy n'a point d'autre but, ce ne seroit pas ce Monarque qui arrêteroit la conclusion de la paix, s'il n'étoit question que de cet article. Voila comme l'on se trompe en se declarant pour une mauvaise cause; l'ardeur inconsiderée que l'on a de la défendre fait que souvent l'on expose faux sans y penser, & qu'on fait voir l'injustice du parti que l'on soutient. Voici encore un endroit du même livre. *Les Catholiques*

ont intérêt de perdre les prétendus Hérétiques Il n'en est pas de même des Ecclesiastiques Protestans dont la conversion de leurs Adversaires n'augmente point les revenus, ce qui fait qu'ils ne s'y portent point avec chaleur. Rien n'est plus contre les Pretendus Reformez que cet endroit. On a voulu faire voir par-là, pour abuser les Princes Catholiques Confederez, que les Protestans ne cherchoient que la perte des Catholiques, mais sans le prouver on est tombé dans un inconvenient auquel on n'a pas pensé, qui est de faire connoître que les Protestans n'agissent que par intérêt, & que lors qu'il n'y a point de revenu à augmenter, ils se mettent peu en peine de la conversion de leurs Freres, quoi

qu'ils ne les croient pas dans la bonne voye. Les termes sont formels, & on n'a qu'à lire sans commenter, & sans faire de raisonnement. Il n'y a point de revenu à augmenter, donc il n'y a point de charité parmy les Protestans. C'est un de leurs meilleurs Ecrivains qui le dit. Cet endroit donne lieu de faire des reflexions sur des veritez incontestables, & qui ont paru, & continué de se faire remarquer depuis l'établissement de la Religion Protestante. Si on veut se donner la peine d'examiner ce qu'ont fait les Catholiques & les Protestans, on trouvera que les Catholiques n'ont cherché que le salut des Protestans, & que les Protestans n'ont cherché que la mort des Catholiques. Les premiers n'ont

employé pour armes & pour Soldats que les raisons & les Ministres de l'Evangile, sans avoir jamais cherché à répandre une goutte de sang, & les derniers n'ont répondu à l'ardeur de ce zele pour leur salut que par le fer & par le feu ; de sorte que les Guerres qui ont duré si long-temps entre ces deux Partis, & qui ont desolé la France sous trois ou quatre de nos Rois, n'auroient pas esté si sanglantes, ou plûtost n'auroient point du tout cousté de sang, si les Protestans eussent voulu employer des raisons, au lieu d'employer les armes ; mais ils veulent la mort du pecheur, & les Catholiques veulent que le Pecheur se convertisse, & qu'il vive.

On lit ce qui suit dans le mê-

14 VII. P. des Affaires
me Livre. Les Catholiques Ro-
mains s'imagineront que le ré-
tablissement des Protestans exi-
lez ne les regarde pas, mais il
les touche de plus près qu'ils ne
pensent. Il y a encore vingt en-
droits dans ce Livre qui mar-
quent que les Protestans con-
federez ne font la guerre que
pour rétablir les protestans en
France. Cette verité qu'il faut
croire, puis qu'ils prennent
tant de soin de la publier, &
de la faire paroître dans la plus-
part de leurs écrits étant const-
tante, la Cour de Rome, & la
Maison d'Autriche ne peuvent
plus nier, que cette guerre ne
soit une guerre de Religion, &
par consequent toute contre les
Catholiques, parce que les Ca-
tholiques confederez ne veulent
rien faire pour leur Religion, &

que loin de rien demander à son avantage, ils ne cherchent avec les Protestans qu'à opprimer un Monarque qui soutient, & qui peut seul soutenir la Religion Catholique. Il en est l'unique apui, & si cet apui vient à tomber, il faudra necessairement qu'elle perisse. Je ne croi pas que Rome & Vienne ôsent dire que Sa Majesté ne la soutient pas. La preuve en seroit difficile à faire. Ces deux Etats ne peuvent non plus nier que leur dessein ne soit pas d'opprimer le Roy. Donc en cherchant la ruine de la France, ils concourent à celle de la Religion Catholique. Ils ont beau dire qu'ils n'en veulent point à la Religion. Elle ne peut dans la situation où sont les affaires, être separée de ce

qui regarde la France, d'où l'on doit conclure que chercher la ruine de la France, c'est travailler à détruire la Religion Catholique dans l'Europe. On ne peut dire que ce n'est pas là le but des Protestans confederrez puis qu'ils ne se contentent pas de le publier, mais qu'ils remplissent leurs écrits de leurs desseins; on ne peut non plus se vanter qu'on sçaura en arrester l'execution, puis que les Troupes des Catholiques sont beaucoup moins nombreuses que celles des Protestans, avec lesquels ils se sont unis.

Je pourrois vous marquer encore beaucoup d'endroits dans le Livre dont j'ay commencé à vous parler, & qui sont tous à la confusion des Ennemis de la France, quoy

que ce Livre soit écrit par un Protestant, & publié & avoué dans des Estats Protestans ; mais je me contenteray de rapporter encore celuy-cy. *Si les Confederez prennent avec chaleur le rétablissement de l'Edit de Nantes, & ne veulent point de Paix sans cette condition, ils gagneront le cœur de tous les Protestans de France; & seront assurez d'y avoir un puissant parti.*

Voilà de ces endroits qui parlent d'eux mêmes, & qui n'ont point besoin de commentaires. On y voit en quatre lignes tout ce que pensent les Protestans, & tout le mal dont Rome, & la Maison d'Autriche seroient cause, si le Roy, dont Dieu a beny le gouvernement, n'estoit seul

plus puissant que tous ses Ennemis ensemble, & que les plus triomphans de ses Predecesseurs, qui seuls n'auroient pu resister à un si grand nombre de Puissances.

Tous les Extraits que vous venez de lire ayant esté tirez d'un Livre imprimé en Hollande, comme je vous l'ai déjà marqué, font voir que la Cour de Rome n'a pas parole de la moderation des Protestans sur le fait de la Religion, en cas que les Confederez remportassent de grands avantages, & que quoi qu'ils eussent promis là-dessus, ils ne le tiendroient pas, puis qu'ils se vantent déjà de ce qu'ils veulent faire en France sur ce sujet, & que s'ils avoient reduit une Puissance si redoutable à leur

accorder toutes leurs demandes, & à plier sous leur joug; toutes les autres ne feroient contre eux que des efforts inutiles. Ainsi il est hors de doute que si la France succomboit dans cette guerre, la Religion Protestante auroit non seulement le dessus dans toute l'Europe, mais que la Catholique seroit en danger d'y être abolie; de sorte que tous les Catholiques de l'Europe, & même ceux qui sont Sujets des Princes alliez avec les Protestans, doivent souhaiter que la France triomphe du grand nombre d'Ennemis qu'elle a à combattre. Ce n'est pas moins leur affaire que celle de cette Couronne là, puis que tous les Catholiques en doivent également craindre les suites. Rome

même ne doit pas être exempte de cette apprehension, quoi qu'elle soit en parfaite intelligence avec les confederez Protestans, & que ces derniers se ressentent de l'argent qu'elle donne aux Catholiques leurs Alliez, pour faire la guerre à la France. Cette guerre a beau estre fâcheuse pour les Catholiques d'Angleterre, Rome n'entre point dans leur malheur, & à sçu faire connoitre à Mr Porter, Envoyé de sa Majesté Britannique, que toute sa pitié estoit reservée pour les Protestans d'Allemagne dont la France a triomphé. Le Cardinal Pio, qui est mort dans le temps que le Prince d'Orange a passé en Angleterre, & qui avoit eu d'autant moins de peine à prendre les sentimens de

la Cour de Rome , qu'il estoit tout Allemand & Protecteur de l'Empire , s'écria devant beaucoup de personnes un peu avant sa mort. *Heureux débarquement du Prince d'Orange, qui abattra la puissance de la France.* Je ne rapporte ces paroles que pour faire voir , que puis qu'un Cardinal a pu parler de la sorte , Rome ne desapprouvoit pas cette entreprise, & qu'ainsi il n'y a pas lieu de douter que tout ce qu'on a dit là-dessus ne soit véritable; mais de quelque maniere qu'on en ait parlé en France, on l'a toujours fait avec beaucoup de circonspection , tant les François ont de respect pour ceux qui gouvernent l'Eglise. Cependant ce qui s'est passé à Rome là-dessus , & ce qui s'y passe encore tous les jours

devroit nous lever tous nos scrupuës : & puis qu'on n'y cache pas l'interêt que l'on y prend, on en peut parler librement par tout, sans qu'il y ait lieu d'y trouver à redire, au moins avec justice. Si le Pape n'étoit pas dans les sentimens du Cardinal Pio, cette Eminence n'auroit osé s'expliquer si hautement qu'elle a fait dans le lit de la mort, & comme cette circonstance empêche que l'on n'en doute, on ne devoit pas croire que Sa Sainteté accordât aucune somme à M. Porter, Envoyé d'Angleterre, pour contribuer au retablissement du Roy son Maître. On peut dire néanmoins, outre toutes les raisons que j'ay marquées dans ma sixième Lettre qui l'y devoient engager, qu'il

y étoit encore obligé , parce qu'il avoit fait assurer ce Monarque , & que l'Empereur luy avoit fait dire aussi plusieurs fois , que le grand armement de Hollande ne le regardoit en aucune sorte ; ce qui luy avoit fait refuser des secours qui auroient indubitablement empêché l'invasion du Prince d'Orange, le nœud de cette affaire estant expliqué dans ma troisième Lettre, je ne le répète point ; mais je dois vous dire une chose , à propos de la dureté du Pape pour le Roy de France & pour le Roy d'Angleterre , qui merite d'avoir place icy. M. Porter, Envoyé de Sa Majesté Britannique à Rome, ayant passé en France pour voir la Reine d'Angleterre avant que d'aller

joindre le Roy son Maître en Irlande, eut l'honneur de saluer Sa Majesté; & comme il estoit impossible qu'en l'entretenant sur son Voyage de Rome, cet Envoyé ne luy parlast pas du Pape, le Roy luy dit d'un air plein de douceur, & qui marquoit sa prudence & sa bonté, *Je suis persuadé que le Pape ne croit point mal faire, & que son intention est bonne mais je suis fâché qu'il se soit engagé dans une méchante cabale.* En vérité on ne doit pas s'étonner si on donne tant de loüanges au Roy, puis que ce Prince fournit chaque jour de nouveaux sujets de l'admirer. Le Roy pouvoit parler avec aigreur, & marquer les justes sujets qu'il a de se plaindre; on n'en auroit pas esté surpris; il
 auroit

auroit pû mesme se permettre quelque emportement, & il n'auroit fait en cette rencontre, que ce qui est naturel à tous les hommes. Cependant il fait paroistre la plus haute moderation dont un Souverain puisse estre jamais capable, & je pourrois mesme dire que qui examinera bien tout ce que la Cour de Rome a fait contre ce Monarque, avouera que quand le Roy se possede ainsi lui-même il se met en quelque sorte au dessus de l'homme. Ce n'est pas que son cœur ne soit sensible, mais sa pieté l'emporte sur les justes sujets qu'il a de se plaindre & il n'est pas moins Roy tres-Chrestien d'effect que de nom. Dans le mesme temps que Sa Majesté par-

B

le du Pape d'une maniere si honneste, vû la situation des affaires, & tout ce que la Sainteté a fait contre la France, loin que ce Chef de l'Eglise prenne d'autres sentimens, & travaille à établir la concorde entre les Princes Catholiques, il veut toujours voir par d'autres yeux que les siens, & ne trouvant pas le feu de la guerre assez allumé, il fait solliciter les Suisses par son Nonce, d'ouvrir aux ennemis du Roy des passages qui estant libres, ne peuvent que donner occasion de repandre beaucoup de sang Chrétien, & servir à faire égorger des milliers d'hommes, dont la vie seroit beaucoup mieux employée, contre l'ennemy commun de la Chrestienté. Les Princes du monde peu-

vent acheter la paix par la guerre, mais ce n'est pas là la voye que le Pape doit choisir pour la procurer à l'Europe. Il est le Pere commun de la Chrestienté ; il ne doit point exciter ses enfans à se battre les uns contre les autres, il ne doit point chercher à voir répandre leur sang. Nous lisons que c'est une chose qui est en horreur à l'Eglise, & le glaive que nôtre Seigneur fit remettre à saint Pierre dans son fourreau, nous apprend qu'elle ne doit ny s'en servir ny conseiller qu'on s'en serve. Ainsi le Pape pourroit employer d'autres voyes que celle des armes pour pacifier l'Europe, mais il ne faudroit pas pour cela qu'il fust partial, ny qu'il eust luy mesme des interests humains.

B ij

qui luy firent souhaiter de voir la France abaissée, afin qu'elle fust moins en état de conserver ses droits à Rome. Voilà en partie l'origine de tout ce que nous voyons arriver aujourd'huy, & si nous reprenons les choses dès leur source, nous verrons, que les Villes de Spire, Vormes, Openheim, & Frankendal qui viennent d'estre brulées, doivent une partie de leur malheureuse destinée à la Cour de Rome, puis qu'ayant suscité au Roy un nombre presque infini d'Ennemis, il s'est trouvé indispensablement obligé de brûler ces Places, pour empêcher qu'on ne fist un degast en France beaucoup plus considerable. Sa Majesté n'a fait en cela que ce

qu'Elle a dû faire, comme je vous l'ay fait voir plus au long, en justifiant par de fortes raisons, la destruction de plusieurs Places du Palatinat, à quoi je dois encore ajoûter celle-ci que l'on trouvera dans Quinte Curse. Memnon le Rhodien conseilla à Darius de faire brûler plusieurs Places de l'Asie Mineure pour empêcher qu'Alexandre n'entrât dans ses Etats. D'abord Darius ne voulut point suivre des avis si salutaires, mais le peril commençant à le presser, il fit mettre le feu à quelques-unes. Il étoit trop tard, & Alexandre en étoit trop proche, de sorte que ce Conquerant arriva assez à tems pour le faire éteindre. Par là Darius fut contraint de succomber, & pour avoir

voulu épargner quelques places, il ne put sauver sa personne, La politique du Roy a esté meilleure, & sa prudence plus grande. Il a osté à ses ennemis tout ce qui leur pouvoit faciliter les moyens de venir à lui, & ce qui doit empêcher de crier, comme on fait injustement, contre un procedé qui estoit absolument necessaire, c'est qu'en ruinant seulement des Maisons, & des murailles, il a épargné le sang de plusieurs milliers d'hommes de l'un & de l'autre Party, qu'on auroit indubitablement vû couler, si ce Monarque n'eust pris une resolution si ferme, & en mesme temps si utile au bien de toute l'Eglise Romaine. On auroit peine à compter le nombre de Souverains qui se sont liguez

contre lui seul. On sçait que l'Allemagne en est toute pleine, & que tous les membres de l'Empire se sont unis contre la France; que l'Espagne, & la Hollande s'y sont jointes; que l'Angleterre est de la partie, & que si la Cour de Rome ne fournit pas d'hommes, elle ne laisse pas d'estre d'une grande utilité dans le Party puis qu'elle donne sa part en argent. Quand je parle du grand nombre d'Ennemis que la haute reputation du Roy luy a suscitez, je ne dis que ce qui est tres connu, & si qu'elqu'un en vouloit douter, il me feroit fort aisé de le convaincre par la peinture que vous allez voir. Elle est tirée d'un Livre qui a paru depuis quelques mois, & qui est intitulé,

B iiii

Les véritables intérêts des Princes de l'Europe dans les Affaires présentes. Voici de quelle manière l'Auteur parle des Ennemis de la France. Il faut avouer que la France ne se peut tirer de la situation incommode où elle est aujourd'hui. Elle se voit sur les bras plus d'Ennemis tout à la fois que la Couronne n'en avoit eu depuis cent ans à diverses fois. Ce n'est pas une simple ligue, c'est une espèce de conjuration universelle, pour la perdre. Tout est réuni, & les Protestans, & les Catholiques entrent dans le même dessein. La révolution qui vient d'arriver en Angleterre jette la France dans de nouvelles agonies, & parmi tant de peuples voisins, elle ne trouve pas un Allié; ce sont tous ennemis.

Si ceux qui font de telles peintures font bien persuadez que la France ait un si grand nombre d'Ennemis, ils ne peuvent sans injustice trouver à redire, qu'elle se serve de tous les moyens que la guerre, & l'extrême necessité permettent, pour en arrêter la multitude, qui cherche de tous côtez à fondre dans ses Etats, & qui voudroit pouvoir pénétrer jusques au cœur de la France, afin d'obliger les nouveaux Convertis à prendre les armes. Il est hors de doute que si l'on examine avec l'attention nécessaire, le danger où elle auroit pu se trouver sans les sages & prudentes precautions qu'elle a prises, on demeurera d'accord, pour peu qu'on veuille cesser d'être

B v

partial, que jamais feu n'a été si salutaire que celui qu'elle a fait mettre aux Villes qui ont été brûlées après que l'on en a garanti non seulement tous les Habitans, mais encore tous leurs meubles, qu'ils ont eu un temps assez long pour les sauver, & qu'on leur a donné toutes les choses dont ils ont eu besoin pour les transporter dans les lieux où ils ont voulu aller faire leur demeure. Je sçai bien que n'y ayant rien qui n'ait deux faces, il n'est pas difficile de noircir ce que la France vient de faire en faisant mettre le feu à quelques Villes, & que lors qu'on ne fera pas reflexion sur la nécessité pressante qui a demandé qu'on en usast de la sorte, on condamnera toujours cette action, par-

ce qu'elle est condamnable en foy, & comme il n'y a que les circonstances qui la puissent rendre legitime, on ne la scauroit justifier qu'après les avoir examinées. C'est ce que font ceux qui scavent la situation des affaires, & ce que permet la guerre en de certaines conjonctures. Quant aux autres, ils parlent en ignorans. Ils regardent le mal parce qu'il est véritablement mal, mais il le faut regarder quelquefois comme étant capable de produire un fort grand bien. I'en ay fait voir des exemples que je ne repete point.

Je viens de vous rapporter par occasion un endroit du Livre qui a pour titre. *Les véritables intérêts des Princes de l'Europe*, & je croy vous en

devoir entretenir plus au long, parce qu'on a eu grand soin de le répandre dans toutes les Cours, & que ces sortes de Livres peuvent faire impression sur les esprits foibles, & sur les ignorans qui croient ce qu'ils lisent. Il est cependant certain que s'ils y faisoient un peu de reflexion, le plus grossier connoitroit que la passion fait parler les Auteurs de ces Ecrits, & que rien ne peut estre plus facilement détruit que ce qu'ils avancent. On en dira peut-être autant de mes Lettres, mais la difference est grande. Tous ces Auteurs attaquent la France, & pour la noircir ils supposent mille faussetez, au lieu que ie ne fais que répondre, & les convaincre par des faits réels & connus, par des Pièces injusti-

catives , & souvent par les endroits de leurs Ecrits qui se contredisent , du peu de verité qu'il y a dans ce qu'ils tâchent de nous faire croire.

L'Auteur dont ie viens de vous parler , veut persuader à tous les Princes de l'Europe que la France est remplie de mécontents. Son but est de les rendre fermes dans leur union, par l'espoir qu'il pretend leur faire prendre par là , que ce puissant Etat contribuera bien-tost de lui-même à sa ruine en se révoltant contre son propre Souverain. S'ils ne se fondent que là - dessus , leurs affaires ne sçauroient qu'aller fort mal , puis que jamais on n'a allegué de plus foibles raisons, pour faire croire une chose

qui paroît autant éloignée de la vrai-semblance qu'elle l'est en effet. Je laisse là les Nouveaux Convertis ; ils peuvent ne l'estre pas tous de bonne foi ; mais on peut dire aussi qu'il est ridicule de vouloir qu'il n'y en ait aucun qui ait véritablement abjuré de cœur. Avant la suppression de l'Edit de Nantes on voyoit tous les jours des Protestans se convertir par la seule force de la vérité, sans que le Roy eust aucune part à ce changement de Religion. Pourquoi ne veut-on pas qu'il y en ait qui s'y soient rendus, lors que ce Monarque a pris des soins extraordinaires pour les faire instruire par tout ce qu'il y a de sçavans hommes dans son Royaume ? Mais enfin je ne veux point m'opiniâ-

trer là-dessus, je veux être plus équitable que les ennemis de la France qui outrent tout ce qu'ils disent, & je consens à leur accorder que parmi les Nouveaux Convertis il s'en peut trouver qui ne le sont pas véritablement; mais je demande à ces Ecrivains s'ils sont persuadés que ceux qui sont convertis seulement en apparence, se déclareront contre le Roy. Si l'on en croit un nombre presque infini d'Ecrits venus de Hollande, les Potentats n'ont point de plus fidelles Sujets, & quoi qu'ils different de Religion avec eux, ils sont tellement attachez à leur devoir, qu'ils exposeront toujours leur sang pour celui qu'ils sont obligez de reconnoître pour leur Souverain. Si cela est, on ne

doit rien craindre des Nouveaux Convertis, car soit qu'ils le soient véritablement, ou non, ils seront toujours fidèles à leur Prince légitime, & si la Religion les fait éloigner de leur devoir, comme prétend l'Auteur des véritables intérêts des Princes de l'Europe, il faut qu'il avoue, que tous ces pareils qui dans leurs Ecrits font sonner si haut la fidélité des Protestans, ont voulu tromper le Public en soutenant ce qu'ils n'ont pas cru, & que selon les occurrences, & l'utilité qu'ils en croient tirer, ils ne font point de difficulté de parler différemment sur une même matière. Mais pour vous faire connoître que nôtre Auteur s'est trompé grossièrement,

lors qu'il a voulu persuader que la France mécontente étoit sur le point de se révolter, je veux bien lui accorder ce qui n'est pas, & qu'il n'y a aucun des Nouveaux Convertis qui le soit véritablement. Ne faudra-t-il pas qu'il convienne en même temps que ces Nouveaux Convertis ne peuvent nuire à la France, & que les précautions du Roy sont si sages & si grandes, & son Etat si bien gouverné, qu'il est impossible qu'ils soient en estat de nous faire le mal que tous les Protestans Estrangers publient. La France n'ayant rien à craindre de ce costé-là, voyons par où l'Auteur auquel ie répons pretend qu'elle est mécontente, & qu'elle s'appreste à se soulever. Vous

ſçavez, que lors que le Roy commença à régner par lui-même, il fit quantité de Reglemens & d'Ordonnances pour le bien de ſes Sujets; qu'il reforma les abus qui s'eſtoient gliffez dans la Juſtice, & que par le moyen des Grands Iours il reprima l'inſolente autorité de pluſieurs Seigneurs de Province qui fortifiez d'un terrain avantageux, & poussez par des paſſions violentes, maltraitoient impunément leurs Vaux, & croyoient leurs injuſtices à couvert de la recherche, parce qu'elles l'avoient été ſous les regnes precedens; mais celui du Roy eſtoit reſervé pour nous faire voir des choſes qu'on avoit juſqu'ici cruës impoſſibles. Voilà les fondemens ſur leſquels l'Auteur s'appuye pour

faire croire que la France mécontente se doit révolter. Il est vray que comme il ne trouveroit pas son compte à faire voir à découvert les choses que je viens de vous marquer, il les enveloppe, & se contente de dire que les Nouveaux Convertis, la Noblesse des Provinces & la Justice qu'on a tâché d'abaisser, ne manqueront pas de prendre des sentimens de révolte quand les Princes liguez entreront dans le Royaume. S'ils fondent là dessus leurs esperances, & s'ils n'ont point d'autres Troupes que celles que la France leur fournira, leurs Armées seront peu grossies, & pourroient plutôt diminuer qu'augmenter, s'il étoit possible qu'elles entraissent dans le Royaume. Je ne sçay si les En-

nemis s'en flatent, mais il faut estre bien aveuglé, bien malicieux, ou croire avoir à faire à des esprits bien credules, pour ofer avancer que la France est remplie de Mécontents.

Il n'y a aucun Seigneur à la Cour qui ait jusqu'ici marqué du mécontentement, ny aucun qui ait sujet d'en avoir. Le Roy ne répand-il pas ses graces à pleines-mains sur tous ceux qui la composent ? Les Charges & les Gouvernemens sont-ils donnez à des Estrangers ? Les Commanderies de Saint Lazare qui sont en grand nombre, ne sont-elles pas pour ceux qui se distinguent dans les armes ? Y reçoit-on la moindre blessure sans estre recompensé sur le champ, au lieu qu'on servoit autrefois toute sa

vie sans aucune recompense ? N'en donne-t-on pas aux Veuves mêmes , & les Enfans n'obtiennent-ils pas les Charges de leurs Peres quand ils en sont dignes ? Le Roy au lieu d'amaſſer de grands treſors , n'employe-t-il pas une grande partie de ſon revenu , à donner tous les ans des Penſions , ou des gratifications aux perſonnes de merite ? Chacun n'eſt-il pas recompensé ſelon ce qu'il eſt & les Soldats , qui deviennent invalides , ne ſont-ils pas nourris , veſtus, & logez tout le reſte de leur vie, dans un lieu dont la beauté ſert d'adouciſſement à leurs peines ? Enfin tout le monde ſçait qu'aucun Officier, & même, aucun Soldat n'a été bleſſé dans la derniere campagne, ſans que dans le même

instant on l'aic soulagé par quelque don. C'est encore là une de ces choses dont toutes les histoires ne fournissent point d'exemples , & qui ne sont jamais arrivées que sous le Regne du Roy. Il n'y a dans tout cela que des faits , & ces faits sont si constans qu'on ne les scauroit nier ; mais ils sont en même temps si glorieux pour Sa Majesté, que leur simple dénombrement , sans rien ajoûter pour les mettre dans leur jour , semble tenir de la flaterie , & voilà pourquoy les jaloux de la gloire de ce Monarque , & qui n'en peuvent supporter l'éclat , veulent persuader qu'on le louë , & qu'on le flate lors qu'on ne fait que nommer les grandes choses qu'il fait , dignes d'estre re-

marquées. Après avoir prouvé que la France n'a pas sujet d'estre mécontente du Roy ny de son Gouvernement, comme ses Ennemis tâchent de le faire croire, il faut voir tout au contraire ce qu'elle a fait d'extraordinaire pour lui marquer l'ardeur de son zele.

On n'a jamais veu de prieres si ferventes, & si continuelles que celles que tous les Peuples de ses Etats ont faites pour le retour de la santé de ce Prince, lors qu'il a été malade. Jamais on n'a tant veu de Festes pour rendre graces à Dieu de son rétablissement, & jamais tant de réjouyssances publiques. On pourroit dire qu'il n'y a rien de nouveau en cela. l'en conviens pour les prieres; mais on doit aussi demeurer d'accord qu'on

n'a jamais ordonné de Festes en pareille occasion , & qu'il n'y s'avoit point eu d'ordres pour celles-la. Il y a plus encore. Ces Festes n'ont pas seulement été magnifiques , & accompagnées d'Eloges de ce Prince prononcez publiquement , mais elles ont duré si long-temps , & ont été faites avec de telles dépenses, que le Roy a esté obligé de commander absolument, & plusieurs fois même, qu'on les fit cesser. Voilà ce qui ne s'estoit point encore fait de nos jours ny dans aucun siècle. Nous avons veu aussi depuis quelques années que le zele ardent des Peuples a renouvelé , pour la gloire du Roy , ce qui ne s'est fait que dans l'ancienne Grece & dans l'ancienne Rome, Vous voyez bien

bien que je parle de l'usage des Statuës. Il est vrai que l'on en a erigé à differens Souverains, mais ce n'a jamais été que dans la Capitale de leurs Etats, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Provinces, ni presque de Villes, où l'on n'en éleve qui marquent la grande affection des Peuples pour le Roi. Celles de Bronze qui representent ce Monarque à cheval, sur des Piedestaux environnez de bas reliefs & de figures, reviennent à de tres-grandes sommes; mais rien ne coûte aux Peuples charmez de la grandeur, & de la bonté de leur Prince, lors qu'il s'agit de satisfaire l'ardeur d'un zèle aussi ardent que sincere. Ce zèle a été encore plus loin, & nous venons de voir ces mêmes Peuples, & ces mêmes Villes

C

qui font travailler à ces Statuës avec tant de dépense, donner volontairement des sommes considerables, pour être employées à soutenir les efforts du grand nombre d'Ennemis de ce Monarque. De pareils dons, quand ils ne sont point exigez, & qu'on n'a pas même fait pressentir aux Peuples, que l'on en pourroit avoir besoin, font assez connoître qu'ils ont plus d'amour pour leur Souverain, & qu'ils sont en meilleur état qu'on ne veut le laisser croire. Ces dons se sont faits si volontairement & avec tant de chaleur, que le Roi a genereusement refusé ceux de plusieurs Villes, parce qu'il voyoit que leur bonne volonté surpassoit leurs forces. Voilà ce que j'ai crû devoir opposer à la fausse

peinture qu'on fait du mécontentement des Peuples de France, & qui ne contient que des paroles sans faits, & sans preuves, au lieu que je ne raporte que des faits pour réponce, mais des faits dont les Auteurs que je cite ont cent fois parlé dans leurs écrits, & dont par conséquent ils sont demeurez d'accord. Il faut qu'ils les détruisent avant qu'ils soient erus sur le mécontentement des Peuples de France, & comme il est absolument impossible de prouver que ce qui a été fait aux yeux de toute l'Europe, & même de toute la terre, ne l'ait pas été, il y a aussi une entière impossibilité de faire voir que la France soit mécontente, comme l'ose dire l'Auteur des véritables intérêts des Princes de

l'Europe. Il pretend prouver encore que la France est miserable parce que l'Arriere-ban ne s'est pas trouvé nombreux. Il a beaucoup de choses à répondre sur cela, que l'Auteur n'est pas obligé de s'avoir, ou sur lesquelles il n'a peut-être pas voulu faire de reflexion, son dessein n'étant pas de donner à ses Lecteurs une juste idée du bon état de la France puis qu'au contraire, il ne cherche qu'à la faire croire abatuë, sans forces & sans vigueur. Je demeure d'accord que si on jugeoit de l'Arriere-ban par les Gentilshommes de l'Isle de France, c'est à dire des environs de Paris, qui se sont presentez pour marcher, on trouveroit qu'ils seroient en petit nombre, mais comme toute la Noblesse de ces quartiers-là

passé à Paris la plus grande partie de l'année, & qu'en vertu du droit de Bourgeoisie dont elle y jouit, elle est exempte de l'Arriere-ban, on ne doit pas s'étonner, si un Canton qui a si peu d'étendue, & tant de personnes privilégiées, a fourni si peu de monde. Les choses ne se sont pas passées de la même sorte dans le reste des Provinces, & comme le Corps qu'elles ont fourni toutes ensemble, s'est trouvé considerable, on n'en a employé que la moitié, & le reste a été congédié jusques à l'année prochaine. Ce n'est pas que le tout joint, fasse un aussi grand nombre de troupes qu'il semble que l'on auroit dû l'attendre d'un Etat aussi peuplé, & aussi florissant que la France, mais les raisons

qui l'empêchent sont avantageuses, & doivent donner de la terreur à ses Ennemis, au lieu de la joye que leur ignorance leur fait prendre, lors qu'ils ne trouvent pas l'Arriere-Ban aussi grand, qu'ils avoient pu se l'imaginer. Il est impossible qu'il le soit, puis que la Noblesse de France est si portée à la guerre & a tant de zèle pour son Prince & pour sa Patrie, qu'elle se trouve aujourd'hui presque toute dans les armées de Sa Majesté. Du moins peut-on dire qu'il y a fort peu de Gentilshommes qui n'y aient quelques-uns de leurs enfans, & comme on est exempt de l'Arriere-Ban lors qu'on est dans le service, que l'on a servi soi-même, qu'on est dans un âge déjà avancé, ou que l'on

possede quelque charge dans la Maison Royale, il ne faut pas s'étonner s'il se trouve si peu de Gentilshommes prêts à monter à cheval pour faire la Campagne. On doit bien plutôt être surpris qu'il s'en trouve encore. Ce qu'il y a d'extraordinaire en cela, c'est que le peu qu'il y en a, au lieu de marquer la foiblesse de la France, en fait voir la force, puis que lors qu'il n'y en devoit point avoir, parce que toutes les armées du Roi en sont remplies, & qu'il y a une infinité de Cadets, dont est formée une pepiniere qui fournit des Officiers, il se trouve encore tant de Noblesse prête à monter à cheval, qu'on n'en fait servir presentement qu'une partie, & qu'on reserve l'autre pour l'année prochaine.

Ainsi les Ennemis doivent s'étonner de voir que nonobstant le grand nombre de Gentilshommes qui servent dans nos armées, & dans les Compagnies de Cadets, il en reste encore qui soient en état de prendre les armes, & l'Arriere-ban qui leur a d'abord fait mal juger de nos forces, doit presentement leur faire avoir des pensées toutes contraires. En effet ils ont tout sujet de craindre des armées remplies d'une Noblesse si genereuse & si intrepide, qu'elle n'a jamais fui, lors même qu'elle s'est veüe abandonnée des Soldats qui ont pris la fuite quand ils ont été attaquez par des Troupes beaucoup supérieures en nombre.

On ne peut prendre la défense de la Cour de Rome avec

plus de chaleur que fait l'Auteur dont je parle. Il marque en cela bien peu de prudence, & elle doit s'en tenir desobligée, s'il est vrai qu'il n'ait écrit que pour la justifier; mais on doit bien plutôt croire qu'il entre de la malice dans cette défense, puis qu'un Protestant ne peut prendre son parti avec ardeur sans avoir sujet de s'en louer, ce qui est honteux pour elle; & découvre une intelligence qui devoit toujours être cachée. Je ne fais pourtant si Rome s'en met assez en peine. On ne fait pas quelquefois tout ce que la raison voudroit que l'on fit; une faute fait souvent tomber dans une autre, & quoi qu'il semble qu'on doive naturellement vouloir que le mal qu'on fait ne soit pas

connu, il ne s'en suit pas toujours que l'on cherche à le cacher. Il est des occasions où l'on s'aplaudit du mal comme du bien, & où l'on fait vanité de ce qui devrait faire honte. Si Rome ne s'aplaudit pas du mal qu'elle fait en prenant un parti contraire à la Religion, & en faisant des sollicitations qui peuvent causer sa ruine entière, il est du moins certain qu'elle ne s'en cache pas. Ce qui se vient de passer en Suisse en est une preuve, puis que le Nonce du Pape y a fait de grandes Cabales pour engager les Cantons à donner passage aux Troupes Allemandes, & qu'il a déclaré pour mieux réussir dans son dessein, que la Guerre que les Princes Catholiques unis avec les Protestans

font à la France, n'est point une Guerre de Religion. Je vous ay prouvé presque dans toutes mes lettres que c'en est une, en vous faisant voir le mal que l'Eglise en a souffert, & celuy qu'elle en souffrira; mais je vais m'expliquer encore plus clairement, afin que personne n'en puisse douter, & que les Ennemis de la France qui pour la perdre risquent la Religion, n'ayent plus de raisons qui paroissent specieuses, pour faire voir que la Guerre presente ne regarde qu'un interêt temporel.

Si on ne veut point avoir égard au mal qu'une guerre peut causer à la véritable Religion, mais seulement au sujet qui fait recourir aux armes, il est constant que cette Guerre ne pas-

sera pas pour une Guerre de Religion, encore qu'il soit vrai que la Religion en doive recevoir de grands préjudices: Ce ne sera, si on veut, que par accident; mais il n'importe de quelle manière la chose arrive, si la partie qu'on veut épargner court risque de n'être pas moins blessée que celle qu'on a résolu de faire souffrir. Il ne s'agit dans une pareille occasion, ni du nom, ni de la volonté. Il n'est question que de l'effet. Or il est certain que cette guerre peut mettre la Religion en danger. Ainsi, qu'elle soit appelée ou non guerre de Religion, elle ne laisse pas d'en être une; puis qu'elle peut produire à cet égard toutes les fâcheuses suites, qu'entraîneroit après elle une guerre, que l'on

auroit entreprise sous le nom de guerre de Religion.

Ces considerations sont reje-
tées; on n'y entre point. On pre-
tend que c'est seulement la Frã-
ce que l'on attaque, & on ne
veut point faire de reflexion sur
les suites que peut avoir cette
guerre, & sur les maux que la
veritable Eglise en doit crain-
dre. Avant que de poursuivre
ce raisonnement, je ne puis ca-
cher qu'il me paroît que celui
qui entreprend une chose dans
la veüe de faire un bien, & qui
la poursuit avec obstination, lors
qu'il doit être persuadé que le
mal qu'elle peut causer sera plus
grand que le bien qu'il en attend
consent que ce mal arrive s'il
persiste dans la même volonté.
Je ne sã même si on ne pourroit
pas dire qu'il le souhaite lors qu'il

va jusqu'aux effets. La Cour de Rome ne peut ignorer ce que souffriroit la Religion, s'il arrivoit que la France manquât de forces pour se tirer des affaires qu'elle lui a suscitées. Elle s'obstine à la vouloir accabler, & ce que je viens de vous marquer qu'elle a fait dire aux Suisses, après les avoir fait assembler, en est une preuve. Elle avoit beaucoup cabalé auparavant, pour les empêcher de ratifier le Traité de Neutralité qu'ils avoient conclu, comme un moyen d'épargner le sang de l'Europe, & de porter les Parties à une Paix ou à une Trêve; mais Rome veut du sang, quoi que Dieu lui-même ait défendu à Saint Pierre d'en verser. Elle ne sçauroit désavoïer qu'elle veut bien que la Religion souffre,

puis qu'elle risque à la faire souffrir ; mais comme on dira peut-estre que la France pourroit estre abaissée sans que la Religion Catholique s'en ressentît, je prouveray le contraire dans la fin de cét Article, d'une maniere qui empêchera qu'on n'y puisse repliquer; mais enfin de quelque costé que l'avantage tourne, il y aura toujours beaucoup de sang répandu, & la Cour de Rome en sera cause.

Je passe aux autres guerres qu'on veut estre les seules guerres de Religion, car ie ne pretens laisser rien à dire sur un point qui partage aujourd'hui toute l'Europe. Les guerres qui ont esté jusqu'ici appellées guerres de Religion, sont celles que les Souverains ont eues contre

leurs Sujets révoltez sous pré-
texte de Religion, & fortifiez
dans quelques Places de leurs
Etats dont ces Rebelles s'étoient
emparez. On donne encore ce
nom aux guerres qui survien-
nent, lors que des Peuples de
differente Religion se veulent
persuader les uns aux autres
d'embrasser celle qu'ils profes-
sent; que cette dispute leur
donne lieu de se quereller, &
qu'ils en viennent là-dessus aux
mains. Les Croisades sont aussi
du nombre de ces guerres. Ce
n'est pas à dire que toutes celles
qui ne sont pas de cette nature,
& dans lesquelles la Religion
est comprise, ne lui puissent être
fort préjudiciables, & ne lui
fassent souvent autant de mal
que si elles estoient marquées
au titre qu'il faut pour faire

qu'on les appelle guerres de Religion. Cependant comme celle d'aujourd'hui n'a point ce titre, on en prend sujet de dire qu'elle ne regarde point la Religion. Elle n'est, dit-on, que contre la trop grande puissance de la France, & la Religion n'a rien à démêler avec les raisons qui font souhaiter son abaissement. Mais ie demande qu'on me fasse voir par quels moyens on peut accabler la France sans que la Religion en souffre cruellement, puis qu'on ne peut, & qu'on ne veut lui faire du mal que par les Protestans, & en la forçant; comme on le publie hautement, & comme on l'a fait imprimer, de remettre toutes les choses qui regardent la Religion, dans l'état où elles estoient avant la su-

pression de l'Edit de Nantes. Si cela arrivoit, il faudroit que Rome, qui malgré sa mauvaise volonté pour la France, en a fait chanter le *Te Deum*, donnât des larmes à ce rétablissement, puis que la raison veut que l'on s'afflige de voir qu'on rétablisse une chose, de la destruction de laquelle on a marqué de la joye. Il n'y a rien de plus naturel, mais Rome surmonte tout lors qu'il s'agit de se déclarer contre la France; elle voit des maux réels sur lesquels elle ne veut pas jeter les yeux pour ne point empoisonner le plaisir qu'elle goûte par avance du mal dont elle se persuade que ce Royaume va estre accablé & elle croit se tirer d'affaire, en disant que la guerre qu'on met sur les bras d'une

Puissance qu'il faut abaisser, n'étant point de la nature des guerres dont je viens de faire le dénombrement, la Religion n'y a point de part; mais quand tout cela seroit véritable, ne suffit il pas pour faire quitter un dessein si sanguinaire, qu'il puisse mettre la Religion en danger? Qu'importe que ce soit par une guerre qui ait le nom de guerre de Religion, ou par une autre que des motifs temporels font allumer, & dont les suites ne pourroient être que funestes à cette même Religion, si le Roy n'a voit mis la France dans un état assez florissant pour pouvoir par ses seules forces détourner un si grand mal. Je ne vous repete point par où ce mal pourroit arriver. Je vous en ay déjà fait

de longues peintures, mais je ne puis m'empêcher de dire encore que si le Prince d'Orange, qui a déjà trompé une fois les Princes liguez, avoit jouy plus paisiblement qu'il n'a fait jusqu'à aujourd'huy du Royaume d'Angleterre, il auroit abusé une seconde fois de la croyance trop facile des Princes Catholiques, & se joignant avec tous les Protestans de l'Europe, il travailleroit presentement à y faire reconnoître la Religion Protestante. Alors la Cour de Rome ne pourroit nier, que cette guerre n'en fut une de Religion dans toutes les formes, & que celles qu'elle a excitées pour embarrasser la France, n'en fussent la cause. Outre tous les maux auxquels on voit qu'elle expose la Reli-

gion Catholique sans qu'on veuille y faire de reflexion, je vous ay déjà fait voir ce que cette Religion a souffert en Angleterre, & comme on ne peut nier les choses passées, sur tout lors qu'elles sont devenues publiques, Rome ne sçauroit disconvenir du mal qu'elle a fait à la Religion, en allumant une guerre pour les raisons que vous avez leuës dans mes Lettres precedentes.

L'Auteur du Livre dont j'ay commencé à vous rapporter quelques endroits, continuant à faire une peinture du miserable estat où il se persuade qu'on verra bien-tost la France, se fonde sur des Batailles qu'il dit qu'elle pourra perdre, & dont il pretend qu'une ou deux peuvent suffire pour la

mettre au point où l'on voudroit qu'elle fut reduite. Il se figure des soulevemens qui assurément n'arriveront pas, & qui sont autant de visions. Il compte sur des mécontens, comme s'il y en avoit dans le Royaume; & dans la certitude qu'il croit avoir, que les Anglois & les Hollandois descendront sur nos costes, qu'il s'imagine que nous ne sçaurions défendre, il avance hardiment qu'on ne verra jamais le Roy d'Angleterre rétably, & que ny la France ny aucune Puissance Catholique ne peuvent le remettre sur le Trône. Il dit que nos terres ne seront point cultivées, parce que nos Payfans estant armez, n'auront pas le temps de les labourer, c'est à dire, qu'un homme ou deux tirez de cha-

que Village pourront empêcher qu'on ne cultive les Terres. Il assure que nos Troupes sont en fort méchant estat, & que l'argent manque au Roy. Le contraire de la plus grande partie de ces choses ayant esté reconnu depuis que cét ouvrage est public, il n'est pas nécessaire d'y répondre. Le reste est si visiblement faux, qu'il suffit de le rapporter pour obliger l'Auteur d'en rougir. La bonté des Troupes de France est assez connue, & il faut être bien ignorant pour dire que le Roy manque d'argent. Il est vray que toutes les fois que ses Ennemis ont entrepris de luy déclarer la guerre, ils ont cru qu'ils l'attaqueroient en si grand nombre, que ses Finances seroient bien-tost épuisées,

à cause de la quantité de Troupes qu'il seroit contraint de mettre sur pied ; mais ils n'ont jamais eu cette pensée qu'ils ne l'ayent reconnüe fausse. Ils viennent encore d'estre trompez, puis qu'il est constant, (& même ils n'en doutent plus presentement) que non seulement le Roy peut entretenir des Armées nombreuses pendant tout le reste de la Campagne, mais qu'il a même des fonds de reserve, pour les besoins pressans qu'on ne peut prévoir. Cependant ce Prince ne leve nuls deniers extraordinaires sur ses Peuples. On n'a mis aucuns imposts dans le Royaume, & le Parlement n'a point esté occupé à verifier ces sortes d'Edits. On le faisoit souvent autrefois quand Sa Majesté ne gouvernoit

gouvernoit pas par Elle-même, & qu'on n'avoit qu'une Armée de vingt-mille hommes en Flandre, & de petites Armées en Catalogne & en Italie, sans que l'on eût des forces en Mer, la Marine estant alors si peu considerable parmy les François, qu'on n'en entendoit presque point parler. Cependant nos Vaisseaux font fuir aujourd'hui les Puissances qui étoient les plus redoutables de la Mer, & s'apprestent à soutenir les efforts de plusieurs autres que l'on voit unies ensemble. Peut-on dire après cela que la France soit en mauvais estat ? Elle a assez de Vaisseaux sur l'une & sur l'autre Mer, pour faire trembler ses Ennemis ; elle a trois ou quatre cens mille hommes bien entretenus, & de l'argent

D

de reste, sans qu'on ait levé de nouveaux subsides sur les Peuples. Ainsi elle peut encore compter que s'il arrivoit qu'elle en eust besoin, le Roy en trouveroit d'autant plus facilement dans leurs bources, que sans leur rien demander, il auroit déjà soutenu les premiers efforts de toute l'Europe liguée contre lui, & garanti ses Sujets des menaces terribles qui ont retenti presque dans toutes les Cours.

L'Auteur poursuit en disant, *que les succès de la France sont moins venus de ses forces que de la foiblesse de ses Ennemis.* Il leur fait bien peu d'honneur, & sur tout à ce grand Corps composé de tant de Puissances d'Allemagne, & qu'on tient si redoutable par cette raison. Ce-

pendant lors qu'il n'étoit point épuisé par une longue guerre, comme celle qu'il vient d'avoir avec les Turcs, la France en a triomphé ainsi que de l'Espagne, du Dannemark, & de la Hollande. Si le Roy après avoir retenu en ce temps - là les plus importantes de ses Conquêtes, & fait rendre au Roy de Suede, pour lors son Allié, les Places que le Roy de Dannemark & l'Electeur de Brandebourg lui avoient prises, a imposé la Paix aux conditions qu'il lui a plû de regler malgré les nombreuses Troupes d'Angleterre, nouvellement débarquées pour se joindre à tant de Puissances, pourquoi ne veut-on pas que la France soit aujourd'hui en état de resister à ces mêmes Ennemis ? Est-elle moins puissante ?

D ij

Les François sont - ils moins riches , moins braves , & moins affectionnez à leur Roy , & ce Monarque n'a - t'il pas un Fils , qui depuis ce temps - là s'est rendu capable de le seconder ? Il y a à la verité quelques Protestans de moins dans le Royaume , mais c'est un avantage considerable , puis qu'il est purgé par là de mauvais Sujets , & qui dans la derniere guerre avoient intelligence avec les Ennemis de la France , au lieu qu'elle n'a plus aujourd'hui que des Sujets zelez & fidelles , qui défendront vaillamment leur Religion , leur Prince , & leurs biens.

Le même Auteur condamne la France d'avoir déclaré la guerre la premiere. On auroit voulu qu'elle n'eust pas vû si

clair , afin de la mieux surprendre , & qu'elle se fût endormie quand les Ligués se faisoient de toutes parts ; que les Ennemis étoient armez ; que le Prince d'Orange étoit embarqué pour passer en Angleterre, dans le dessein de nous attaquer quand il s'en seroit rendu le maistre ; que l'on se vantoit en Allemagne qu'on estoit en termes de faire la paix avec le Turc pour passer en France ; qu'on vouloit ravir un Electorat à un Cardinal canoniquement élu, seulement parce qu'il estoit Amy du Roy, & que l'Electeur Palatin dont on connoit l'esprit dangereux , portoit la Cour de Vienne , par la seule veuë de ses interests , à se déclarer contre la France , ne se mettant pas en peine que toute

l'Europe fut en armes, & que la Religion Catholique fut abolie en Angleterre, pourveu que tous ces desordres servissent à l'empêcher de restituer à Madame les heritages qu'il lui retenoit injustement. Quand on considerera toutes ces choses, on demeurera d'accord qu'il y alloit de la prudence du Roy, de se preparer à la guerre pour ne pas laisser à ses Ennemis l'avantage de le surprendre; qu'il y alloit en même temps de sa gloire, de montrer qu'il ne les redoutoit pas, & qu'ainsi il devoit les prevenir par une Declaration dans les formes, & digne de sa grandeur, pendant qu'ils se declaroient lâchement & en secret, par leurs ligués & par les mesures qu'ils prenoient avec un Prince, qui

pour ses interets particuliers cherchoit à mettre le feu dans toute l'Europe, & avec lequel l'honneur semble ne pouvoir souffrir qu'on prenne de liaison. Les raisons en sont connües, & on fait que rien ne coûte au Prince d'Orange quand il s'agit de tout sacrifier à sa fausse gloire.

Pourroit on croire qu'un homme qui écrit, fist si peu de reflexion sur son ouvrage, qu'après avoir blâmé la France de s'estre declarée la premiere, il veut ensuite montrer le contraire, en marquant que ce sont ses Ennemis qui l'attaquent. Il employe pour cela les termes suivans. *C'est icy le temps d'ataquer la France, parce qu'il est de la prudence d'ataquer un Enemy quand il commence à*

joüer de malheur, & quand la terreur le prend. Il fait connoître qu'il n'estime pas beaucoup les Princes Confederez, puis qu'il ne les tient capables d'ataquer leur Ennemy, que quand la frayeur l'a mis en desordre. Les paroles dont il se sert justifient la France, & en disant ce qu'il ne devoit pas, & qu'il ne croyoit pas dire, il prouve tres clairement qu'elle a bien fait de se declarer la premiere parce qu'on se preparoit à la surprendre; qu'on croyoit qu'elle joüoit de malheur, & que l'on estoit persuadé que la terreur l'avoit prise.

Le même Auteur dit un peu après; *Mais aujourd'hui que le mal est fait, si tant est que ce soit un mal, ce mal est sans remede. Que peut-il y avoir à be-*

ster ? Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, toutes les Lignes Catholiques ne rétabliront pas le Roy d'Angleterre. Ainsi la prudence veut que les Estats Catholiques se prévalent & profitent d'une circonstance qui en soy paroît douloureuse pour la Religion Catholique, mais qui dans les suites lui fera plus de bien que de mal. D'autre part les Princes Protestans doivent considérer que ce seroit à eux la dernière folie de se laisser gagner par la France dans le temps présent, & de se détacher de la Ligue, parce qu'ils ne trouveront jamais un amas de conjonctures favorables comme celles d'aujourd'hui. La différence de Religion fait toujours un grand abisme de separation entre les Princes Protestans, & les Prin-

82 VII. P. des Affaires
ces Catholiques, sur tout ceux
de la maison d'Autriche, ce qui
rend les Alliances difficiles. Au-
jourd'hui que la conduite de la
France a comblé ce grand abis-
me, & qu'elle a forcé le Pape,
& les Princes de la maison
d'Autriche à s'unir avec les
Protestans, ceux-cy ne doivent
pas négliger une occasion qui ne
se trouvera pas si favorable en
dix siècles, de mortifier cette
fiere Puissance qui fait haute-
ment profession d'en vouloir à
leur Religion, mais qui en veut
bien davantage à leurs Etats.

Il ne faut que lire cet en-
droit pour connoitre que la Re-
ligion Catholique doit souffrir;
que cette guerre est une guer-
re de Religion, & que le Pape
s'est uny avec les Protestans:
Ce n'est pas moy qui le dis; ce

sont les propres paroles de l'Auteur, auxquelles je n'ajoute ny ne diminuë. Repassons sur quelques endroits de cét Article, & voyons si je me trompe.

Mais aujourd'hui que le mal est fait, si tant est que ce soit un mal, ce mal est sans remede. Le mal dont l'Auteur parle est celui que la Religion Catholique souffre par l'invasion du Prince d'Orange en Angleterre. Il ajoute, si tant est que c'en soit un, parce qu'il est Protestant, & que ce mal n'est pour lui qu'un mal imaginaire, & dont les Protestans ne sont pas fachez. Il dit ensuite, que puis que ce mal est fait, il faut que les Estats Catholiques profitent d'une circonstance qui en soy paroist douloureuse pour la Re-

ligion Catholique, mais qui dans les suites lui fera plus de bien que de mal. Voilà le mal avoué pour les Catholiques, & même fortement par le mot de *douloureuse*. On ne peut donc plus disconvenir de ce mal, puis qu'il est fait, mais on peut fort bien ne pas tomber d'accord sur la foy de l'Auteur, que les suites de ce mal, c'est à dire, de cette guerre, seront avantageuses à la Religion Catholique. On doit plutôt croire qu'elle continuera d'en souffrir si la France ne triomphe de ses Ennemis ; que les Princes Protestans tromperont le Pape, comme déjà fait le Prince d'Orange & qu'ils auront peu de scrupule à mécontenter le Chef d'une Eglise à laquelle ils ne cro-

yent pas , & qu'ils n'ont épargné aujourd'huy dans leurs railleries , que parce qu'il est entré dans leurs Lignes. Je passe par dessus beaucoup de lignes qui ne sont que pour exciter les Princes Protestans à ne se pas laisser gagner par la France , comme si la France leur faisoit la Cour , & les craignoit , & je viens à un endroit décisif , contre ceux qui nient que le Pape soit entré dans la Ligue des Protestans. Ce n'est pas que quand il n'y seroit point entré , il fut moins cause de ce qu'a souffert , & de ce qu'endure encore la Religion Catholique , par la situation desavantageuse où son Conseil a mis les affaires de l'Europe pour cette Religion.

Voici l'endroit qui décide, que le Pape est entré dans la Ligue des Protestans. *La conduite de la France*, dit l'Auteur du Livre, *a forcé le Pape & les Princes de la Maison d'Autriche à s'unir avec les Protestans.* Les Protestans l'avoient, ils l'écrivent, & font debiter leurs Ecrits; il n'y a point d'équivoque, les termes sont formels, & l'on n'a besoin ny de commentaires, ny de raisonnemens pour les faire entendre. Comme cet endroit est delicat, & fâcheux pour la Cour de Rome, & qu'il luy doit estre sensible, je me contente de le rapporter sans y ajouster une parole, afin que si elle trouve qu'elle a sujet de se plaindre, elle n'ait pas droit de m'accuser, mais seulement l'Auteur

qui découvre des secrets qu'elle voudroit sans doute qui fussent cachez. Sa discretion ne scauroit estre blâmée là-dessus ; on trouve seulement qu'elle devroit estre encore plus grande, & que le Nonce auroit deu tenir ses pratiques plus secretes en Suisse, où sa trop grande intelligence avec les Cantons Protestans a paru, les ayant fait parler selon ses intentions autant qu'il a voulu, & mesme contre leurs propres interests.

Il dit dans ce mesme Article, en parlant de la France & des Princes Protestans; *Il ne faut pas negliger l'occasion de mortifier cette fiere Puissance qui fait hautement profession d'en vouloir à leur Religion, mais qui en veut bien davantage à leurs Etats. Il y a trois cho-*

ies à remarquer dans ce peu delignes. L'Auteur a dit que la France ne devoit pas déclarer la guerre, mais il fait connoître par là l'union qu'on avoit faite pour mortifier, dit-il, sa fiere puissance. Il dit que la France en veut à la Religion des Protestans, & comme les Protestans la veulent défendre, on peut justement donner à cette guerre de Religion, & cét endroit-là, fait voir que c'en est une dans toutes les formes. Mais en verité, c'est bien chercher à vouloir injustement faire la guerre à la France que d'employer ce pretexte. Quoi, parce que le Roi ne veut point permettre dans son Royau-me l'exercice de la Religion Protestante, il faut lui déclarer la guerre ? Il faudroit donc

que par la même raison le Roi la fit à tous les Princes qui ne souffrent point la Catholique dans leurs Etats, & que non seulement dans toute l'Europe, mais encore par toute la terre, tous les Souverains la déclarassent à ceux qui ne voudroient pas que l'on exerçât chez eux celle qu'ils professeroient, c'est-à-dire qu'il faudroit qu'il y eût une guerre universelle dans le monde sur le sujet de la Religion. L'Auteur ne s'est pas si-tôt servi de ce pretexte de Religion touchant la guerre que l'on fait au Roi, qu'il en change dans la même ligne, & dit que Sa Majesté en veut bien davantage aux Etats des Princes Protestans qu'à leur Religion. On ne peut rien alleguer qui ait

moins de vrai-semblance, & il n'y a pas plus de raison à parler ainsi, qu'il y en auroit à dire, que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, & la Maison de Brunsvic font la guerre au Roy, parce qu'il en veut à leurs Etats, à quoi il est certain qu'il ne pense point, ce Monarque n'ayant aucun démêlé avec eux, ni ces Princes aucun sujet de s'en plaindre. On fait en effet qu'ils ne sont entrez dans la Ligue qu'à la sollicitation de la Cour de Rome & de la Maison d'Autriche. Quant à l'Electeur de Brandebourg, il s'y est laissé engager par une double raison. Il est fortement lié avec le Prince d'Orange, & ils ont tous deux résolu d'étendre la Religion Protestante, moins par zèle que

par politique , & seulement parce qu'ils croyent que par le moyen des protestans ils feront plus aisément réussir leurs vastes desseins. Mais le Prince d'Orange qui n'est remply que de ses seuls interests, ne tiendra parole à personne, & l'Electeur de Brandebourg aura peut-estré bien tost sujet de s'en plaindre, s'il ne l'a point eu jusqu'à present. Je ne parle point icy des Hollandois ; leur orgueil leur attirera toujours beaucoup d'ennemis & cet orgueil paroist insupportable dans un de leurs écrits, où ils disent, *que les Rois de Macedoine se tenoient fort honorez d'estre Capitaines Generaux des Atheniens, témoin Philipès pere d'Alexandre le Grand* Ils ont dit cela à l'occasion du Prince

d'Orange qui demeure encore leur *Statouder* ou *Capitaine General*, quoy que pretendu Roy d'Angleterre. Cette vanité n'est rien, si on examine à fond le peu de consideration où doit estre le Prince d'Orange par son injuste entreprise, & combien sa nouvelle dignité est mal affermie; mais on ne laissera pas de la condamner, comme injurieuse à tous les Souverains de la Terre, si on fait reflexion jusques à quel point est montée la vanité de ces Republicains, qui souffrent qu'on debite publiquement chez eux des Libelles où l'on voit qu'ils se persuadent que les Roi se doivent tenir honorez de les servir & d'être à leur solde.

Je ne rapporteray plus qu'un

endroit de l'Ouvrage dont je viens de vous faire voir quelques articles. L'Auteur dit en parlant de l'Entrée de M^r de Lavardin dans Rome ; *Le Roy a fait entrer un Capitaine à Rome qui s'est saisi d'un quartier de la Ville , & qui par armes & par violence l'a soustrait à son véritable Souverain.* Cette expression outrée semble nous marquer un Siege, & l'on a peine à lire ces lignes sans avoir envie de demander s'il y a eu beaucoup de sang répandu, & si l'on a fait grand nombre de Prisonniers. Cependant M^r de Lavardin n'a fait autre chose que prendre possession d'un quartier, dont M^r le Duc d'Estrées, son Predecesseurs, a toujours jouy paisiblement. Il n'a pretendu rien davantage ,

& comme on n'avoit pas disputé à M. le Duc d'Estrées ce que M. le Marquis de Lavardin a occupé, ce Marquis n'avoit pas lieu de se contenter de moins, & le Roy, loin d'avoir rien fait depuis ce temps-là qui ait obligé à rien retrancher des anciens privilèges de la Couronne, avoit mérité au contraire qu'on lui en accordât de nouveaux, ce qui seroit arrivé sous un autre Pontificat, puis qu'il a fait une infinité de choses glorieuses, & utiles à l'Eglise Romaine; qu'il l'a fait fleurir, & que son zèle & ses soins lui ont acquis un plus grand nombre d'Oüailles. Ce Prince, quoi qu'assez payé par la satisfaction intérieure qu'il sent à bien faire, ne veut pas pour cela laisser perdre aucun

des droits qu'il a trouvez établis en recevant la Couronne ; mais il n'a point répandu de sang pour les maintenir , comme il semble que l'Auteur à qui je répons veuille faire croire lors qu'il dit, *que M. de Lavardin a soustrait par armes & par violence un quartier de Rome à son véritable Souverain.* Je dirai ici à l'avantage de cet Ambassadeur puis que l'occasion s'en presente , que quoi qu'il ait conservé les Franchises de son quartier , on n'y a sauvé aucun Coupable pendant tout le sejour qu'il a fait à Rome. Les uns n'y ont point été reçus à cause de l'énormité de ce qu'ils avoient commis, & les autres ne s'y sont point exposés, sachant que ce Marquis examineroit la nature des cri-

mes avant que de vouloir accorder sa protection, & qu'il la refuseroit à de certains Criminels, à qui l'on ne doit jamais pardonner Tout s'est passé dans son quartier avec une tranquillité admirable. Il n'y a point eu de desordres; sa Maison a paru un lieu de piété, & le service s'y est fait d'une manière fort édifiante. Quoi qu'il fut accompagné d'un grand nombre de François parmi lesquels il y en avoit beaucoup d'une assez grande jeunesse, il a si bien sçû les retenir dans les bornes du devoir, que Rome a eu plus de sujet de s'en louer que de s'en plaindre. Sa magnificence a été d'une utilité fort grande au Peuple Romain, qui ne trouve que difficilement le moyen de subsister
sous

sous le Pontificat d'aujourd'hui, à cause des nouveautez qu'on veut introduire, & de tout ce qu'on tâche d'abolir, ce qui empesche ce Peuple de travailler à beaucoup de choses qui sont devenuës inutiles, & de debiter ses denrées & ses Ouvrages. M^r de Lavardin n'a pas quitté Rome comme la plupart des Ambassadeurs, qui sont bien souvent chargez de dettes lors qu'ils sortent d'un Etat, & qui font crier les Peuples, en se retirant sans les avoir acquitées. Chacun a donné de grandes marques de tristesse lors qu'il est parti, & les Pauvres dont il faisoit subsister un fort grand nombre, ont tous pleuré son départ. Ainsi si la sincère affection des Peuples marque un véritable triomphe.

E

sur les cœurs, on peut dire que jamais Ambassadeur n'est sorti de Rome plus triomphant que M. de Lavardin.

Je n'ay plus à vous parler que d'un Article des affaires de France avec les Souverains de l'Europe, après quoi je viendrai à l'Angleterre. Cet article regarde l'insolente déclaration de Guerre du Gouverneur des Pais-bas Espagnols contre la France. Vous avez vû celle du Roy dans ma sixième Lettre sur les Affaires du tems & les raisons que Sa Majesté en donne, qui sont des faits, & non des injures. Il est bon de vous y faire faire reflexion, afin que vous compariez ces deux Déclarations, & que vous examiniez l'honnêteté de l'une pour la Personne du Roi



d'Espagne, & les injures
simple Gouverneur ôse dire au
Roi. Sa Majesté fait voir, que
*le desir qu'Elle a eu de main-
tenir la Trêve, l'a portée à dis-
simuler la conduite qu'ont tenuë
les Ministres d'Espagne dans
toutes les Cours des Princes de
l'Europe, où ils ne se sont ap-
pliquez qu'à les exciter à pren-
dre les armes contre la France.*
On voit par-là l'honnêteté du
Roi, qui accuse les Ministres
Espagnols d'une chose dont
il ne veut pas croire que le
Roi leur Maître eût pû être
capable. Sa Majesté parle en-
suite de la Ligue d'Ausbourg.
C'est encore un fait constant
où l'Espagne a eu part. On a
d'abord nié cette Ligue, &
quand on a vu qu'on ne pou-
voit plus disconvenir qu'il n'y

en eut eu une , parce que la chose étoit trop connue , on a voulu déguiser le sujet de cette Assemblée , & l'on a dit qu'on ne la faisoit qu'afin de renouveler . d'anciennes Alliances qui ne regardoient point la France. Ensuite on a jugé à propos de lever le masque , sur ce qu'on a cru que l'invasion du Prince d'Orange en Angleterre donneroit lieu d'accabler la France , & l'on n'a plus gardé de mesures. On a éclaté , on a menacé , & mille & mille Ecrits ont fait voir que l'on alloit attaquer la France , & qu'on avoit résolu de la forcer malgré elle d'entrer dans une guerre , qui non seulement la feroit déchoir de sa grandeur , mais qui pouvoit même l'accabler ; & c'est justement dans ce tems-là que

Sa Majesté s'est déclarée, après s'être mise en état d'éviter l'orage qu'on se préparoit à faire fondre sur ses États. Il n'y a rien dans tout ce procédé qui ne soit conforme aux règles de la prudence, de la politique, & de la justice, & l'Espagne ne peut se plaindre que le Roi l'ait insultée en parlant du Traité d'Ausbourg, puis que c'est un fait presentement avoué, & prouvé, par les armes que les Princes Confederez ont prises en consequence de ce Traité. Le Roi poursuit en marquant qu'il a esté informé de la part qu'a eüe le Gouverneur des Pays - bas, dans l'entreprise que le Prince d'Orange a faite contre l'Angleterre; mais il dit en même tems, qu'il ne peut croire que la conduite que ce

Gouverneur a tenuë à cet égard, lui eût été prescrite par le Roi son Maître, qui par beaucoup de raisons de Religion, de sang, & de seureté pour les Rois, étoit obligé de s'opposer à une pareille usurpation. Que peut-on trouver en tout cela qui doive choquer le Roi d'Espagne ? Quand tout ce que le Gouverneur des Pays-bas a fait de concert avec le Prince d'Orange, lui auroit été prescrit par Sa Majesté Catholique, le Roi ne l'en accuse point, & ne parle que du Gouverneur des Pays bas, qui s'est si ouvertement mêlé de cette affaire, qu'il seroit démenti par toute l'Europe s'il prétendoit le nier, puis qu'il s'est abouché souvent avec le Prince d'Orange, & que leur intelligence a été re-

marquée, depuis que ce Prince a usurpé la Couronne d'Angleterre. Il y a une infinité de faits là-dessus, qui étans publics, n'ont pas besoin d'être rapportez. Le Roi auroit pu pousser les choses plus loin dans sa Déclaration de Guerre, à l'égard de l'intelligence des Espagnols avec le Prince d'Orange, pour favoriser son invasion en Angleterre. On fait les cabales de l'Ambassadeur d'Espagne à Londres sur cette affaire. On fait ce qu'il a fait pour gagner les Presbiteriens les uns après les autres ; qu'il pratiquoit les plus remuans, & qu'il en faisoit toujours disner quelques-uns chez-luy. Enfin on sçait que Sa Majesté Britannique le regardoit comme un de ses plus dangereux

Ennemis. Cependant le Roy n'a point voulu toucher cet article, afin d'épargner la personne du Roy d'Espagne, parce qu'un Ambassadeur ne doit rien faire sans les ordres de son Maître; il a seulement parlé du Gouverneur des Pays-bas, qui n'étant point Ambassadeur, pouvoit de son chef, par un faux zèle & pour son intérêt propre à cause du poste qu'il remplissoit, pousser son intelligence trop loin avec le Prince d'Orange, dans la pensée que son élévation à la Couronne d'Angleterre, seroit cause que son Gouvernement des Pays-bas s'agrandiroit par le moyen des Anglois que ce nouveau Roi envoyeroit en Flandre, pour aider aux Espagnols à prendre beaucoup de Places sur les François.

Le Roi marque dans la suite de sa Déclaration , que le Roy d'Espagne étant obligé par des raisons de religion , de sang, & de seureté pour tous les Rois, de s'opposer à l'usurpation du Prince d'Orange, Sa Majesté avoit esperé de pouvoir porter le Roy Catholique à s'unir avec Elle pour le rétablissement du Roi legitime en Angleterre, & pour la conservation de la Religion Catholique contre l'union des Princes Protestans , ou au moins à garder une neutralité exacte , si l'état des affaires d'Espagne ne permettoit pas au Roy Catholique de prendre de pareils engagements. Tout est vrai dans cet article , & rien ne sauroit blesser le Prince le plus delicat. On peut demander à un Roi Catholique

qu'il veuille s'unir, pour conserver la Religion, contre les Princes Protestans liguez. On peut dire au Roi d'Espagne qu'il a des raisons de sang, pour se déclarer contre le Prince d'Orange, étant ce qu'il est au Roi d'Angleterre, & on a pu ajouter qu'il y est obligé pour la seureté de tous les Rois, puis qu'il s'agit d'un Roi détrôné par une Republique, & par une Republique ennemie des Souverains, & qui ne pouvant les abaisser comme elle souhaiteroit. a souvent voulu être arbitre de leurs demêlez afin de pouvoir s'élever au dessus d'eux. Le Roi a donc pu solliciter l'Espagne de s'unir avec lui contre cette fiere Republique; mais son honnêteté a été encore poussée plus loin, comme

vous venez de voir dans le même article, puis que Sa Majesté ne demande au Roy Catholique qu'une Neutralité exacte, en cas que l'état de ses affaires ne lui permette pas de prendre d'autres engagements. La suite de la Déclaration est un peu plus forte, mais ce qu'elle contient fait voir que le Roi a été contraint d'en user ainsi. Voici ce qui s'y trouve en parlant du Roi d'Espagne. Sa majesté luy a fait faire pour cet effet différentes propositions, depuis le mois de Novembre dernier, qui ont esté bien receuës, tandis que le succès du Prince d'Orange a paru douteux, mais ces favorables dispositions ont disparu dès que l'on n'a plus parlé que de guerre contre la France. Sa majesté a. appris en

108 VII. P. des Affaires
même temps que l'Ambassadeur
d'Espagne en Angleterre voyoit
journallement le Prince d'Oran-
ge, & le sollicitoit de faire que
les Anglois declarassent la guer-
re à la France. que le Gouver-
ner des pays-bas Espagnols leuoit
des troupes avec empressement; qu'
il prométoit aux Etats Generaux
de les joindre aux leurs au com-
mencement de la campagne, &
les sollicitoit aussi - bien que le
Prince d'Orange à faire passer
des Troupes en Flandre pour le
mettre en état de faire la guer-
re à la France. Le Roy ne pou-
voit moins faire que d'exposer
l'estat veritable où étoient les
choses. Il n'y a que des faits
dans cet Article, rien n'y est
injurieux, & l'on ne scauroit
s'en offenser, à moins que d'ê-
tre choqué de la verité; mais si

J'Espagne fait mal, ce n'est pas la faute du Roy Tres-Chrétien; elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même. Le Roy se trouve indispensablement obligé de declarer la guerre, parce que ses Ennemis le veulent surprendre, & qu'il sçait qu'ils tiennent leurs desseins cachez jusqu'à ce qu'ils soient en état d'agir. Ainsi Sa Majesté ne sçauroit se dispenser de faire voir les raisons qui la forcent à les prevenir. Vous venez d'en lire une partie, voicy les autres. Je sçai qu'elles vous sont déjà connuës; mais ie me vois obligé de les rapporter encore icy, à cause de la réponse que je fais à chaque article, & qu'il est necessaire que l'article, & la réponse se trouvent ensemble. *Tous ces avis ayant fait juger à Sa Majesté qu'il*

estoit de sa prudence de sçavoir à quoi s'en tenir, Elle a donné ordre au Marquis de Rebenac, son Ambassadeur à Madrid, de demander une réponse positive aux Ministres du Roy Catholique, lui offrant la continuation de la Trêve, pourveu qu'il voulut s'obliger, en gardant une neutralité exacte, de ne secourir directement ny indirectement les Ennemis de sa Majesté; mais les mauvais conseils ayant prévalu, sa Majesté a été informée que la resolution avoit été prise de favoriser l'usurpateur d'Angleterre, & de se joindre aux Princes Protestans. Sa Majesté a appris aussi presque en même temps, que les Agens du Prince d'Orange ont touché des sommes considerables à Cadix & à Madrid, que les

Troupes de Hollande & de Brandebourg sont entrées dans les principales Places des Espagnols en Flandre, & que le Gouverneur des Pays-bas pour le Roy Catholique faisoit solliciter les Etats Généraux de faire avancer leur Armée sous Bruxelles. Tous ces avis joints à la réponse que le Marquis de Rebenac a reçue à Madrid ne laissant à sa Majesté aucun lieu de douter que l'intention du Roy Catholique ne soit de se joindre à ses Ennemis, sa Majesté a cru ne devoir pas perdre de temps à prévenir ses mauvais desseins, & a résolu de lui déclarer la guerre tant par mer que par terre, &c.

Il faut estre bien injuste pour se plaindre du procedé du Roy en ce rencontre. Ce Prince veut

ſçavoir à quoy s'en tenir Il demande une répoſe poſitive, il offre la continuation de la Trêve pourveu qu'on garde une neutralité exacte, & qu'on ne ſecoure directement, ny indirectement ſes ennemis. On ne l'accepte pas; on veut donc les ſecourir, & par conſequent on eſt reſolu de faire la guerre. Le Roy n'en accule point ſa Majeſté Catholique, & dit que les mauvais conſeils ont prévalu, après quoi il fait voir toutes les reſolutions qui avoient été priſes touchant cette guerre; que le Prince d'Orange a reçu de l'argent des Eſpagnols, & que toute les Places de Flandre ſont remplies des Troupes de ſes Ennemis. Enfin le Roy fait connoitre que toutes ces choſes, & la répoſe faite à Madrid à M.

de Rebenac l'engagent à prévenir le Roy Catholique, & à lui declarer la guerre ; il le fait par la Declaration que vous venez de lire, mais il n'en use pas ensuite avec la rigueur que marquent les Écrivains de Hollande. Après que cette Declaration a été faite, les François arrêterét dans quelques-uns de nos Ports plusieurs Bâtimens Espagnols que la Trêve y avoit fait aborder, mais il envoya aussi-tost ses ordres pour les faire relâcher, ne voulant pas que l'on en retienne aucun jusqu'à ce que tous les Sujets de sa Majesté Catholique aient pû apprendre cette Declaration. Voilà de quelle maniere le Roy en a usé. Voyons le procedé que l'on a tenu à son égard. Pendant que l'Espagne consulte

comment elle formera sa Declaration de guerre, & qu'on en dresse plusieurs projets, qui sont leus dans son conseil. Dom Antonio Agourto, ci-devant Mestre de Camp, & devenu Marquis de Castanaga depuis qu'il est Gouverneur de Flandre, en fait une en son particulier. Il passe par dessus ce procedé irregulier, ne cõprenant pas pourquoi un simple Gouverneur fait une Declaration en son nom, sur tout avant que le Roy son Maistre en ait fait une au sien, pour l'envoyer dans toutes les Terres de son obeyssance, où les Gouverneurs la font publier ensuite. Je croy qu'on a trouvé cet expedient pour dire plus d'injures à sa Majesté, & pour en diversifier la maniere. Quoiqu'il en soit, voicy l'insolente

Declaration du Gouverneur des Pays-bas, que ie ne crains point de faire voir, parce qu'elle doit plus faire de honte à son Auteur, que de tort à la gloire du Roy, n'estant remplie que de faussetez qu'il est aisé de combattre, & qui pourroient se détruire d'elles-mêmes, sans qu'on y fit de replique. Enfin la Déciaration du Roy est toute prudente, & pleine d'égards pour sa Majesté Catholique. Ce sage Monarque épargne sa personne Royale, & quand il est obligé de marquer ce qui le porte à faire cette Declaration, parce qu'on ne doit pas entreprendre une guerre sans en avoir de fortes raisons, il ne cite que des faits & non pas des faussetez, comme le Marquis de Castanaga, qui ne dit que

des injures, ce qui fait connoître la difference d'un Roy qui parle & d'un simple Sujet ; un Roy ne parlant jamais qu'avec moderation, & sans invectives, quand même il a de justes sujets de se plaindre. Mais le Gouverneur des Pay-bas veut se vanger de ce qu'on a de trop bons yeux en France, & qu'on y a découvert l'étroite liaison qu'il a avec le Prince d'Orange, dans laquelle il a mal à propos engagé le Roy son Maître pour ses interests particuliers, croyant, comme ie l'ay déjà dit, qu'il verroit accroître l'étendue de son Gouvernement par le moyen de ce Prince, & risquant par là de faire perdre ou ruiner une partie de ceux de sa Majesté Catholique.

Quoi que ie vienne de vous marquer que le Roy n'a cité que des faits pour justifier sa Declaration de guerre, il pouvoit la faire publier, sans donner toutes ces raisons, & l'on peut dire qu'elle n'est presque faite, que dans la veüe d'empêcher que ses Sujets ne se laissent surprendre, puis que les Espagnols avoient resolu cette guerre quand le Roy l'a déclarée, & que l'on avoit déjà reçu les Ennemis du Roy dans leurs Places.

Je viens à la Declaration faite par le Gouverneur de Paysbas. En voicy les termes. Vous la pouvez confronter avec celle du Roy, que ie vous ay déjà envoyée entiere, & que vous venez encore de lire par articles separez.

ORDONNANCE

De Dom Antonio Agourto,
Marquis de Castanaga, Gouverneur des Pays-bas.

A Prés tous les Traitez de Paix & de trêve si religieusement observez par le Roy Catholique nostre souverain, & si legerement enfraints, si volontairement rompus, & si temerairement violez par la France, par une infinité d'Actes qu'il seroit superflu de rapporter, estant surabondamment connus à toute l'Europe, aussi bien que son ambition qui la devore, sa Majesté qui avoit tant eu de moderation, en vüe de conserver la tranquillité publique, se trouve par un nouvel attentat recompensée d'une

*injuste Déclaration de Guerre que le Roy tres Chrétien a fait publier le 15. du mois dernier, destituée de raisons & de pre-
textes legitimes. Elle est inju-
rieuse à sa Majesté, s'efforçant
de faire passer pour un scandale
les Aliances qu'Elle peut avoir
avec les Princes & Etats voi-
sins, quoi qu'elles ne tendent
qu'à assurer le repos de la Chrê-
tienté, & à l'avantage de ses
Etats, pendant que les Armes
de France desolent inhumaine-
ment & avec des cruautéz &
des barbaries inouyées tous les E-
tats de l'Empire, sans aucun é-
gard aux Loix de Religion, non
plus qu'à celles de la Guerre ny
au droit sacré des Capitula-
tions, & que ses Ministres em-
ploient toute sorte de moyens
pour troubler l'harmonie de la*

120 VII. P. des Affaires
Chrétienté, & attirer toutes les
forces Otomanes à la destruc-
tion de la Hongrie, & traver-
ser en même temps la conclusion
de la paix entre sa Majesté
Imperiale & les Hauts Aliezs
avec la Porte. Or comme sa Ma-
jesté se trouve ataquée si injus-
tement, & Nous, voulant em-
ployer tous les moyens que nous
avons pour la gloire & pour le
bien de ses Sujets, & par le
principe d'une juste défense,
nous esperons que Dieu benira
les bonnes & saintes intentions
de sa Majesté. C'est pourquoy
nous ordonnons & commandons
à tous Generaux, Gouverneurs,
Commandans, Chefs & autres
Officiers Militaires, & soldats
tant de pied que de cheval, de
quelque Nation qu'ils soient, &
à tous autres Officiers & sujets
de

de sa Majesté de s'opposer de toutes leurs forces aux sujets de France, leur courre sus, & faire contre eux tous actes d'hostilité tant par mer que par terre, comme contre nos Ennemis, Agresseurs & Infraçteurs des Traitez. Ordonnons à tous sujets & Vassaux de sa Majesté qui se trouvent en quelque lieu de la Domination de France, d'en sortir dans quinze iours de la datte de cette Ordonnance, & de ne tenir aucune correspondance, communication ou commerce avec les sujets de France sans nostre permission expresse à peine de la vie. Déclarons en outre tous les biens meubles & immeubles, rentes, revenus, droits, actions, & effets situez dans les dépendances de nostre Gouvernement, appartenans aux

F

François, confisquez aux profit de sa Majesté, & ordonnons à tous François naturels & autres sujets de France qui sont en ce pays, d'en sortir avec leurs femmes, enfans & familles dans huit iours de la publication de la presente Ordonnance, à peine d'estre faits prisonniers de guerre; deffense à tous suiets de sa Majesté de donner retraite à aucuns François à peine de mille patacons d'amende pour la premiere fois, de deux mille pour la seconde, & de trois mille pour la troisiéme avec correction arbitraire, la moitié au profit du Dénonciateur, & le reste pour l'Officier du lieu où la capture se fera. Ordonnons que cette presente. Ordonnance soit lée & publiée dans les lieux accoûtumés, afin que personne

n'en pretende cause d'ignorance. Donné à Bruxelles le 3. May 1689. Signé le Marquis de CASTANAGA, &c.

Si je croyois que cette Déclaration pût produire quelque mauvais effet, même dans les esprits plus disposez à recevoir legérement les premieres impressions, je ne vous l'envoyerois pas; mais je suis persuadé qu'il faut estre bien ignorant dans les affaires du monde pour y ajoûter foy, & que les moins habiles en sont si bien éclaircis, qu'il n'y a personne qui n'en soit assez instruit pour connoitre à fond les faussetez de cette Ordonnance.

Les premieres lignes ne sont que des paroles qui ne prouvent rien, ou plutôt un amas

124. VII. P. des Affaires
d'injures. On dit que le Roy
a enfraint, rompu, & violé des
Traitez, & tous ces trois mots
qui ne signifient que la même
chose, estant accompagnez
de beaucoup d'autres, on veut
surprendre l'esprit du Lecteur
par cette exposition qui sem-
ble renfermer beaucoup de
choses, & qui néanmoins ne
veut rien dire, sinon que le
Roy a enfraint des Traitez.
Cela ne convainc de rien, non
plus que l'ambition dont on dit
ensuite que ce Prince est de-
voré. On ajoute qu'il seroit su-
perflu de rapporter une infinité
d'actes pour le prouver, toutes
ces choses estant surabondam-
ment connues à toute l'Europe,
J'avouë que les Ennemis du
Roy ont rempli l'Europe d'un
nombre presque incroyable

d'écrits injurieux, qui contiennent une infinité de choses fausses, de faits supposez, de visions folles, & de projets de Monarchie universelle, à laquelle on veut que la France aspire, qui est une chimere inventée, qui n'a pas la moindre ombre de vray - semblance, toutes les actions du Roy bien loin de marquer un pareil dessein, ayant dû faire croire qu'il en avoit des sentimens tout contraires, puis qu'un Prince qui se dépoüille d'une partie de ses Conquestes pour donner la Paix à l'Europe, & qu'on publie qui ne vouloit point de guerre lors qu'on l'a forcé de la faire, est bien éloigné d'aspirer à la Monarchie universelle, à moins que ce ne soit

à celle des cœurs, ou qu'il ne soit possible de l'obtenir par tout ce qui lui est opposé, puis qu'on n'y parvient pas en rendant des Places à ses Ennemis, & en ne voulant point de guerre, comme tous les Ecrits de Hollande le publient dans le même tems qu'ils disent que le Roi aspire à la Monarchie universelle. Comment peut-on accorder deux choses si différentes, & si opposées, & les mettre dans les mêmes écrits ? Il faut avoir beaucoup de malice, ou beaucoup d'aveuglement, ou même tous les deux ensemble, pour avancer des choses si seditieuses & si éloignées du sens commun, mais on ne s'en met pas en peine pourveu qu'on satisfasse l'envie qu'on a de noircir les plus bel-

les actions du Roi, & qu'on vienne à bout de surprendre les plus credules, & les plus mal intentionnez pour la France. Voilà à quoi M. d'Agourto renvoye le Public en disant, que tout ce qu'il impute au Roi est connu par toute l'Europe aussi-bien que l'ambition qui le devore; mais il devoit s'expliquer par des faits, & citer quels sujets de plainte le Roi a donnez à l'Espagne depuis la Treve concludë pour vingt ans. Il n'y en a aucun puis qu'on n'en allegue point, & qu'on n'en suppose pas même. Il est vrai qu'elle a crû en avoir un depuis la paix de Nimegne, & que la prise de Luxembourg lui tient au cœur, mais cela ne peut s'appeller infraction, & l'affaire a été debatue & decidée. Le

Roi d'Espagne étoit obligé par le Traité de Nimegue, de donner au Roi quelques Châtellenies, qui l'accommodoient fort, & dont il ne pouvoit se résoudre à se défaisir. Le Roi l'en pressa. Sa Majesté Catholique apporta des delais. Le Roi fit connoître qu'il assiégeroit Luxembourg, & qu'il le prendroit pour équivalent. Cette menace n'échauffa point la froideur des Espagnols, qui croient toujours qu'en temporisant, ils viendront à bout de ce qu'ils souhaitent. Cette politique leur reüssissoit autrefois, mais elle n'est pas de saison sous le regne du Roy. Sa Majesté fatiguée de tant de délais, & voyant le but des Espagnols, & que la Conférence établie à Courtray pou-

terminer cette affaire ne déci-
doit rien, assiegea Luxembourg,
& le prit. L'affaire s'accommo-
da, & le Roi eut cette Place
pour équivalent des Terres &
des Châtellenies que le Roi
d'Espagne étoit obligé de don-
ner à la France, par le Traité de
Nimegue. Les Ecrivains de Hol-
lande se déchaînerent; c'étoit
une chose inouïe dans leurs E-
crits; on étoit en paix, & le Roi
avoit pris une Place sans decla-
rer la guerre. C'est peut-être
celle de toutes les actions du
Roi qui le couvrira le plus d'u-
ne véritable & solide gloire.
Elle est accompagnée d'un
si grand fond de bonté &
de générosité, qu'on ne peut
l'examiner sans en demeurer
d'accord; mais il faut pour
cela la vouloir voir dans toute,

son étenduë, & ne pas fermer les yeux & l'oreille à la verité, comme font ceux qui n'écrivent que pour tâcher de l'empoisonner. Le Roi prit Luxembourg sans avoir auparavant déclaré la guerre. afin de montrer qu'il ne cherchoit point à rompre la Paix, & qu'il ne vouloit cette Place que pour l'équivalent qu'on étoit obligé de lui donner. On répondra à cela qu'on devoit se saisir de ce qui lui étoit dû par le Traité de Paix, & ne point assieger Luxembourg; mais il auroit fallu entrer dans le cœur de la Flandre, avec une Armée, ce qui auroit trop alarmé les Etats voisins, & leur auroit fait prendre les armes, ainsi qu'aux Espagnols. Il n'en auroit pas fallu davantage pour faire crier tou-

re l'Europe, & causer la rupture de la Paix que le Roi étoit résolu de maintenir, & que le Prince d'Orange, qui se trouvoit alors sans emploi, & par conséquent sans pouvoir, cherchoit à faire rompre, de quoi il seroit venu à bout, si les Troupes de Sa Majesté se fussent approchées des Places des Etats Généraux. Ainsi on peut dire que le Roi en a usé dans cette occasion avec une prudence & une bonté inconcevable à l'égard de toute l'Europe, dont il ne vouloit point troubler le repos. Il prend l'équivalent de ce qui lui est dû, & sa modération le porte à ne pas déclarer la guerre, quoi qu'il eut un juste & spécieux prétexte de le faire, & qu'il fut en état de se rendre maître de la plus

grande partie de l'Europe. Il est certain que s'il avoit voulu se servir de ses avantages, & étendre ses Conquêtes, il le pouvoit, puis que toute l'Allemagne étoit alors assez embarrassée à repousser les Turcs, dont la puissance étoit encore formidable, & donnoit beaucoup d'occupation aux Allemands, quoi que ces Infidèles eussent levé le Siege de Vienne. C'est sur quoi il est à propos de faire reflexion, puis qu'on ne doit porter jugement de ce sans examiner les tems, les lieux, & les circonstances qui rendent les mêmes actions différentes, & qui montrent qu'on en peut juger différemment. Ce que je rapporte de la modération du Roi en cette occasion ; est un fait qui ne sauroit être

contesté, & j'en ai pour témoin la Ville d'Amsterdam, qui entra prudemment dans les sentimens de Sa Majesté, & sauva l'Europe en empêchant la guerre que le Prince d'Orange tâchoit d'allumer, & que le Roi vouloit éviter, quoi qu'il fut hors de doute qu'elle lui devoit être avantageuse. Le Traité de Nimegue portoit, Que si la France attaquoit l'Espagne, les Hollandois lui enverroient un secours de seize mille hommes. Le Prince d'Orange vouloit qu'on fournit ce secours, afin d'embarquer la guerre, de se faire des Creatures en disposant des Charges, & de remplir ses coffres en ordonnant des fonds. Il ne se mettoit pas en peine s'il donneroit par là occasion à la

France de faire de grandes conquestes, ce qui luy auroit esté aisé. puis que tous les Princes d'Allemagne estoient occupez contre les Turcs. Il ne consideroit que luy seul, & croyoit que plus les Etats seroient embarrassez dans cette guerre, plus il leur seroit necessaire. Il avoit gagné les principaux de la Province de Hollande, qui craignant la malheureuse destinée de ceux qui avoient pris soin de leurs affaires, quand ce Prince avoit commencé à commander leurs Troupes, avoient consenty par force à ce qu'il avoit voulu; mais la Ville d'Amsterdam, prudente, & pleine d'une genereuse fermeté, admira la moderation du Roy, qui ne vouloit point profiter des grands

avantages que la fortune luy presentoit , & elle refusa son consentement à la levée des seize mille hommes , malgré toutes les menaces du Prince d'Orange; elles furent si grandes que la Ville donna des Gardes à M. Van-Beuninguen son Bourgmestre , dont elle croyoit la vie en peril. Voilà des faits connus, & auxquels il n'y a point de replique. Les Ecrivains de Hollande ne peuvent les ignorer , & ils devroient rendre plus de justice au Roy là dessus , aussi bien que le Gouverneur des Pays bas , qui ne peut parler que de l'affaire de Luxembourg , lors qu'il dit avec tant d'exageration & tant de paroles inutiles , que le Roy enfreint les Traitez, mais il n'ose expliquer quels Traitez, parce

qu'il se trouveroit fort embarrassé à les marquer. Il se contente de dire que ce seroit inutilement qu'on rapporteroit ce qui est connu de toute l'Europe, & se repose touchant tout ce qu'il avance sans oser entrer dans aucune explication faite de preuves valables, sur les Libelles, qui pour plaire aux Puissances jalouses de la gloire de Sa Majesté, ont toujours empoisonné tout ce qu'Elle a fait de grand. Mais comme par le moyen de ces Libelles seditieux toute l'Europe retentit des infractions que l'on pretend avoir esté faites par le Roy, il faut voir si pendant qu'on en impose d'imaginaires à ce Monarque dans toutes les Declarations de guerre, on ne peut pas faire voir que l'empereur, le Roy d'Espa

gne, & la Hollande ont véritablement enfreint des traités de paix.

En 1667. le Roy estant en guerre avec les Espagnols, & en paix avec la Hollande, les Hollandois donnerent des marques d'une ingratitude dont l'Histoire auroit peine à fournir de pareils exemples. Il y avoit près de cent ans que la Paix duroit entre la France, & ces Republicains, c'est-à-dire, que depuis le tems que les sept Provinces s'étoient unies, ils n'avoient jamais eu que des sujets de se louer de la France, dont ils avoient toujours été secourus dans leurs pressans besoins quoi qu'ils en eussent souvent mal usé. Enfin l'on peut dire qu'ils lui devoient tout leur éclat, & la bonne situation où se trouvoient leurs affaires;

puis que son alliance les ayant mis à couvert de toutes les insultes de leurs Ennemis, ils avoient eu le tems, sous l'ombre de sa protection, d'établir & de faire fleurir leur commerce, à quoi rien n'est plus opposé que la guerre. C'est ce qui a fait déchoir cette Republique des deux tiers depuis l'année 1672. qu'elle s'est attiré des guerres & des Maistres, qui lui ont fait voir que les ingrats se repentent tost ou tard. Elle estoit dans son plus haut point d'élevation, & dans l'état florissant que je viens de vous marquer, lors qu'elle devint jalouse du Monarque à qui elle devoit sa tranquillité & sa grandeur, & que pour arrester le cours des Conquestes de ce Prince, elle fit une Ligue avec l'Angleter-

re, & la Suede qui fut nommée *la Triple Alliance*. Ces trois Puissances devoient agir contre celui des deux Rois qui ne mettroit pas les armes bas, c'est à dire, que cette Ligue étoit directement contre la France, parce que l'Espagne n'avoit pas assez de force pour lui résister, de sorte qu'elle estoit d'intelligence avec ces deux Couronnes, & cette Republique, pour empêcher par ce stratagème que la France ne fit davantage de Conquestes sur elle. L'affaire reussit comme la Hollande qui en avoit fait le projet, l'avoit souhaité, & la France ne se trouva pas en estat de parer un coup si inopiné, & que toute la prudence humaine n'auroit pas du prévoir, parce qu'elle n'avoit aucun sujet

de se défier des Hollandois, ny de croire qu'ils passent être ingrats jusqu'au point d'en user si lâchement, avec un Etat à qui ils avoient de si grandes obligations, & qui estoit cause que leur Commerce estoit florissant. On peu juger si des gens qui se sont noircis par un procedé si injuste & si ingrat, ont droit d'accuser la France d'infraction, sur tout à leur égard. Ces Republicains enflés d'un orgueil aussi insolent, & aussi insupportable que temeraire, firent frapper une Médaille, où l'on voyoit Josué qui arrestoit le Soleil, par allusion au nom de Van - Beun nguen, qui s'appel oit Josué, & dont les Negociations avoient réüssi dans la triple Alliance formée pour arrester les progrès du

Roy , que l'on regardoit en cette occasion comme le Soleil, à cause que cét Astre fait le corps de sa Devise. Leurs Ecrivains flaterent leur vanité, ils se pleurent dans leur orgueil, & ils le poufferent plus loin en faisant frapper la Medaille que l'on appelle, *de assertis legibus*, par laquelle ils se déclaroient défenseurs des Loix, marquant qu'ils les avoient rétablies & assurées, & qu'ils étoient Arbitres des Rois. Ils estoient enfin devenus insupportables à tous les Souverains de l'Europe, par cette vanité outrée, lors que le Roy s'alia contre eux avec l'Angleterre en 1672. afin de vanger la Majesté des Rois méprisée. Ce Monarque se souvenoit encore du procédé injuste, pour ne pas dire

scelerat , qu'ils avoient tenu à son égard en 1667. & son ressentiment ne pouvoit estre blâmé. On sçait avec combien de vigueur cette Guerre fut poussée , & que la Republique de Hollande reçut les coups qu'elle meritoit , & dont elle n'est pas encore bien guerrie. L'Espagne qui connoissoit que la France ne lui déclareroit point la Guerre , & qui en avoit une parole bien assurée, ne put s'empêcher de rompre avec elle , sans en avoir aucun pretexte , & sans en pouvoir donner. Aussi paya t'elle cher l'infraction qu'elle osa faire à la Paix. Le Roy irrité de son procedé, poursuivit les Hollandois avec moins de chaleur , & tourna contre elle la meilleure partie de ses armes, pour la punir d'a-

voir osé l'attaquer, je pourrois dire si lâchement, si je parlois comme le Gouverneur des Pais-bas; mais je garde plus de respect pour les Têtes Couronnées. Le procédé des Espagnols fut extrêmement blâmé, même des Puissances qui supportoient impatiemment la gloire du Roy, & qui souhaitoient de voir la France abatuë. On s'étonnoit qu'un Monarque que le sang, & d'étroites alliances unissoient au Roy, se fut déclaré contre lui, pour empêcher la perte des Hollandois, qu'il ne devoit regarder que comme des Sujets Rebelles, qui s'étoient soustraits de son obeyssance. Les Espagnols eurent bien-tost lieu de s'en repentir. Le Roy emporta leurs meilleures Places, qui lui sont demeurées depuis

ce temps-là, & l'Espagne en est au defespoir. Cette perte est cause qu'elle veut autant de mal au Roy, que si elle n'avoit pas déclaré la Guerre en ce temps-là, de même qu'elle vient de faire encore aujourd'huy. Cependant on éclate en injures contre le Roy; on le traite d'infraacteur; on ne veut point faire reflexion qu'on l'a toujours attaqué, & les Victoires causant de noirs chagrins à ses Ennemis, lui attirent tous les mauvais traitemens dont les libelles sont pleins. On se console par là des pertes qu'on fait, & parce que la France est sage, & qu'elle ne repousse point les injures par d'autres injures, on se sert de l'avantage que l'on a d'écrire seul, & le plaisir de n'être point contredit fait croire qu'on a raison.

L'Em

L'Empereur qui fait tant de bruit aujourd'hui, & qui s'emporte aussi contre la France dans ses injurieuses Declarations de guerre, après avoir fait une Ligue avec un Usurpateur qui a déjà couté si cher à la Religion Catholique, que cette Ligue doit encore faire beaucoup souffrir, n'a pas épargné la France quand il s'est agy de donner secours aux Hollandois quoi que loin de s'en devoir montrer l'Ennemi, il eust tout sujet de se louer d'elle, n'ayant eu aucun démelé avec les François depuis que le Roi lui avoit envoyé les Troupes, qui empêcherent la ruine de l'Empire à la Bataille de saint Godar. Ainsi l'Empereur avoit encore à Sa Majesté cette obligation toute entiere lors qu'il l'attaqua

G

146 *VII, P. des Affaires*
injustement dans la guerre de
1672. Le Roi eut alors pour sur-
croit d'Ennemis, non seulement
toute la maison d'Autriche ,
mais encore la plus grande
partie des Princes d'Allemagne
que Sa Majesté Imperiale fit
entrer dans cette guerre , seu-
lement pour empêcher la per-
te des Hollandois que la Mai-
son d'Autriche devoit haïr ,
puis qu'elle en étoit bravée
tous les jours ; mais sa politique
lui fit trouver à propos de les dé-
fendre , quoi qu'elle ne les ai-
mât pas , & qu'elle eut de grans
sujets de s'en plaindre. Elle pen-
sa au contraire qu'il étoit de ses
intérêts d'attaquer la France
malgré les obligations recen-
tes qu'on lui avoit , & qui sont
telles qu'il est certain que l'his-
toire en parlera éternellement.

Elle avoit sauvé l'Empire, & l'on ne trouvoit aucun pretexte pour s'armer contre elle, si ce n'est que la politique ne souffroit pas qu'on la laissât agrandir, & que la gloire du Roi commençoit à donner de l'ombre, mais enfin il falloit plutôt l'attaquer injustement que de souffrir qu'elle s'augmentât. Cependant, le croiroit-on ? Ce sont-là les puissances qui parlent aujourd'hui si haut contre la France, & qui l'accusent d'infraction dans leurs injurieuses Declarations de guerre, après l'avoir elles-mêmes attaquée si injustement dans celle de 1672. comme je viens de vous le faire connoître. Si le Roi en avoit fait alors autant, & s'il avoit attaqué des Princes, à qui il auroit

du fa Couronne, fans en avoir eu d'autres raisons que celle de ne vouloir pas permettre leur agrandissement, & d'être jaloux de leur gloire, on auroit veu un torrent d'écrits, qui auroient déchiré la reputation de ce Monarque, & toute l'Europe auroit été remplie de ces libelles.

Le Turc ayant peu de tems après déclaré la guerre à l'Empire, le Roi eut occasion de s'en vanger; cependant la grandeur de son ame ne lui permit pas d'écouter le moindre ressentiment. Il marqua au contraire qu'il étoit véritablement touché des malheurs dont il voioit que les Othomans menaçoient l'Empire; il fit connoitre qu'il l'eust secouru si on lui eust demandé des Troupes, & il souf-

fit que l'élite de sa Noblesse allât combattre dans celles de l'Empereur. Il fit plus encore. M. le Maréchal de Créqui commandoit une Armée devant Luxembourg, & cette Place estoit menacée d'un Siège, si les Espagnols ne remettoient entre les mains de Sa Majesté ce qu'ils étoient obligés de lui donner par le Traité de Nimegue, mais ce Prince oublia ses intérêts & la justice qu'on lui devoit, si tôt qu'il vit l'Empire attaqué, & M^r le Maréchal de Créqui receut une lettre qui a été renduë publique, & par laquelle Sa Majesté lui ordonnoit de retirer ses troupes de devant Luxembourg, pour ne donner aucun ombrage à l'Empire, & pour ne point empêcher qu'il ne tournât toutes ses forces

150 *VII. P. des Affaires*
contre l'Ennemi commun de la
Chrestienté. Le siège de Vien-
ne fut levé, & Neuhausel pris
par les Allemands. Ils devin-
rent fiérs & insupportables; ils
parlerent avec mépris des
François qui ne les avoient pas
secourus. Cependant ils ne
l'avoient pas voulu, & avoient
envoïé demander du secours
dans toutes les Cours de l'Euro-
pe, à l'exception de celle de
France. Les injurieux & sedi-
cieux Libelles de Hollande
commencerent à paroître, &
on voulut noircir la gloire du
Roi en marquant qu'il n'avoit
donné aucun secours à l'Empire.
Comment auroit il pû en envo-
ier, puis qu'en n'en demandant
pas, on avoit assés marqué qu'on
n'en vouloit point. On avoit
des raisons pour cela; on sça-

voit que les François brilleroient par tout où ils seroient , & que tous les avantages qu'on remporteroit, seroient dûs à leur valeur. On l'aprehendoit , & l'on aimoit mieux exposer l'Empire à son entière ruine, que d'avoir le chagrin de voir triompher la France; & de lui devoir ce qu'on auroit été seur d'obtenir par leur secours. L'esprit des Allemands étant dans cette situation , jugez de quelle maniere les Troupes de France auroient été reçues, si on en eust envoyé malgré eux, & si on n'auroit pas dû apprehender qu'on ne les eust traitées comme ennemies. On auroit eu quelque raison de le faire, sans que les François eussent été en droit de s'en plaindre , puis que leurs Troupes

seroient entrées dans un Pays où elles n'auroient pas été demandées. Les Espagnols voyant que les Allemands comméçoient à ne plus craindre les Turcs, commencerent aussi à ne plus apprehender les François. Ainsi ils ne voulurent entendre à leur donner ni ce qui leur estoit dû par le traité de Nimegue ni l'équivalent. Le Roi voyant la fierté des uns & des autres & que l'on commençoit même à le menacer de faire la paix avec le Turc pour fondre dans ses Etats, jugea à propos de faire retourner ses Troupes devant Luxembourg, & enfin, de prendre cette Place pour l'équivalent des Chastellenies qu'on s'estoit engagé de luy livrer. Voilà des faits historiques, dont il n'y a personne

qui puisse disconvenir. Si tous les faiseurs de Libelles estoient obligez de dire ainsi des choses veritables, leurs écrits ne paroistroient pas en si grand nombre. On n'en voit point qui ne se déchaisnent contre la pretenduë ambition du Roy, à qui ces Auteurs imputent de vouloir tout envahir, quoi qu'on le force pourtant à faire la guerre. Ils éclatent après en menaces, & font ensuite des raisonnemens à perte de vûë, sur le malheureux estat où les Alliez vont mettre la France, & voilà en quoi consistent tous ces Ecrits qui ne contiennent la pluspart que des éloges du Prince d'Orange, & de longs raisonnemens sur l'avenir; ainsi on n'y parle d'aucuns faits, si ce n'est des grands

exploits qu'on presume que feront les Alliez ; & ce qu'il y a de surprenant , c'est qu'on voit chaque semaine un nombre presque infini d'Ecrits de cette nature, qui ne disent tous que la même chose ; mais enfin il ne faut qu'un peu de bon sens pour découvrir que la maison d'Autriche se voit puissante dans l'un & dans l'autre monde, & possédant l'Empire, & divers Roiaumes, & grands Etats dans l'Europe, a souffert impatiemment que le Roi ait tiré assez de forces du seul Roiaume de France, pour remplir toute la terre du bruit de son nom. Le Pape né sujet du Roi d'Espagne, & dont le premier Ministre est Génois c'est-à-dire, presque Espagnol, est entré dans tous les desseins de la Maison

d'Austriche. Ils ont voulu abaisser la France, & voiant bien qu'ils ne pourroient en venir à bout tant que le Roi d'Angleterre seroit Ami de Sa Majesté, ils ont cherché à le détacher de ses interêts, sans le pouvoir faire. L'Electorat de Cologne a vaqué pendant ce tems, & l'Empereur n'ayant point voulu qu'il fut rempli par une personne attachée au Roi, le Pape l'a assuré qu'il ne souffriroit jamais que M. le Cardinal de Furstemberg fut Electeur. Deux Elections Canoniques n'ont pû obliger à le faire recevoir. On n'a regardé que ce qui avoit été résolu, & non pas la justice, & l'Electon. La France qui prend toujours le parti de l'équité, a fait connoître qu'elle soutiendrait celui de ce Cardi-

nal. Les Hollandois s'en sont inquietez, parce que l'Electorat de Cologne a des places voisines de leurs Etats. Le Prince d'Orange qui avoit résolu depuis long-tems d'usurper la Couronne d'Angleterre, a pris cette occasion pour découvrir à la Maison d'Autriche une partie de son dessein. Il a fait voir qu'en donnant des affaires à Sa Majesté Britanique, il mettroit la France dans un fort grand embarras, & l'empêcheroit de maintenir le véritable Electeur de Cologne dans l'Electorat. La Cour de Rome, & la Maison d'Autriche ont donné dans cette proposition, & ont permis pour leurs seuls interêts, & pour chagriner la France, que la Religion Catholique fut entièrement abolie en Angleterre. Ils

ont été cause d'une usurpation non seulement contraire au droit des gens, mais qui blesse encore les Loix de l'honneur, de l'amitié, de l'Alliance & du sang, & après avoir soulevé presque tous les Princes de l'Europe contre le Roi, & avoir allumé la plus grande guerre dont on ait encore ouï parler en Europe, & cela dans le temps qu'elle est attaquée par les ennemis du nom Chrétien, ils osent avancer faussement, & injurieusement dans toutes leurs Declarations de guerre; que le Roi a enfreint tous les Traitez de Paix & de Treve.

Quoi qu'il semble que je me sois éloigné de mon sujet, en repassant ce qui s'est fait de plus remarquable depuis l'année 1672. je croi qu'on ne trou-

vera pas que j'en sois sorti, puis que n'ayant parlé principalement que de ce qui regarde la Paix, & la guerre, j'ay fait voir, non pas par des raisonnemens, mais par des faits positifs, que la France n'a enfreint aucuns Traitez comme on l'en veut accuser, mais qu'au contraire toutes les Puissances qui la taxent injustement, ont fait elles-mêmes ce qu'elles lui reprochent ; & pour montrer que ce que je dis n'est point rempli de raisonnemens captieux comme tous les écrits que l'on debite en Hollande, j'ay mieux aimé estre plus long, & donner un abrégé de l'Histoire qui fait connoître le temps, les lieux, & les circonstances de toutes les ruptures que je cite, faites par ceux qui osent ac-

cuser le Roy d'en avoir fait, & c'est par là que je pretens avoir répondu au premier Article de la Déclaration de guerre du Gouverneur des Pays-Bas, qui dit que le Roy a enfreint, rompu, & violé les Traitez. Il ne me sera pas difficile de faire voir que la suite de sa Déclaration est aussi fausse que le commencement. Il dit en parlant du Roy d'Espagne son Maistre, *que sa Majesté qui avoit eu tant de moderation en veüe de conserver la tranquillité publique, se trouve par un nouvel attentat recompensée d'une injuste Declaration de Guerre que le Roy Tres-Chrestien a fait publier.*

Il y a quelque chose de bien captieux en cet endroit. On a besoin de memoire, puis

qu'il faut se souvenir de ce qui s'est fait, & examiner la Déclaration du Roy, pour ne se pas laisser surprendre à une fausseté si hardiment soutenüe. De la maniere que cét article est conçu, ne diroit-on pas que le Roy d'Espagne ne vouloit point de guerre, & qu'il avoit resolu de conserver la tranquillité publique? Cependant ce ne sont que des paroles, & cela ne se trouve que dans la Déclaration du Gouverneur des Pays-bas. La guerre que le Roy d'Espagne a aujourd'hui, n'est pas à cause de la Déclaration que Sa Majesté lui a faite il y a fort peu de temps, mais parce qu'il avoit resolu de l'avoir, & qu'il s'y étoit préparé. Toutes ses mesures estoient prises avec l'Empe-

reur, & avec les Hollandois, & ces derniers avoient jetté des Troupes dans plusieurs Places de Flandre, long-temps avant cette Déclaration de Guerre faite par le Roy. Si Sa Majesté Catholique avoit voulu conserver la tranquillité publique, ainsi que porte la Déclaration du Gouverneur des Pays-bas, il auroit accepté la Neutralité que M. de Rebenac lui a offerte de la part du Roy. On a tenu plusieurs fois des Conseils d'Etat à Madrid sur cette proposition, plutôt par forme, & pour cacher la part qu'on avoit dans la Ligue formée contre la France, que pour examiner si on recevroit la Neutralité. Enfin après beaucoup de délibérations là-dessus, & de délais accordez par l'Ambassadeur

du Roy, elle n'a point esté acceptée, & M. de Rebenac a quitté la Cour de Madrid. Je croy qu'il n'est pas mal aisé de deviner, que qui ne veut point de Neutralité dans une conjoncture comme celle d'aujourd'hui, ne peut prendre que le parti de la guerre, puis qu'il n'y en a point d'autre, sur tout, quand on s'est precautionné là dessus, comme avoit fait Sa Majesté Catholique, & qu'on est entré dans une Ligue qu'on croit capable d'accabler son Ennemy dès l'ouverture de la Campagne. Le Roy ayant sçu la Déclaration du Roy d'Espagne qui pouvoit passer pour une Déclaration de guerre, & qui en estoit une pour lui, quoi qu'elle ne fut ny publiée, ny affichée, en fit paroître une

dans les formes , afin que ses Peuples fussent avertis de cette guerre , & comme celle de Mr de Castanaga n'a paru qu'ensuite , il a osé dire dans sa Déclaration , que le Roy Tres-Chrétien déclaroit la guerre au Roy d'Espagne , lors que Sa Majesté Catholique n'avoit en veüe que de conserver la tranquillité publique. Il faut être bien ennemy de la verité pour parler de cette sorte , avoir une hardiesse au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer , & croire le Public bien ignorant.

Mr de Castanaga dit ensuite , que *la Déclaration du Roy est destituée de raisons , & de pretextes legitimes.* Il ne faut que lire cette Déclaration pour voir le contraire , & qu'elle

est toute remplie de raisons. Il pouvoit dire qu'elles ne sont pas bōnes, parce qu'il est obligé de ne les pas trouver telles; mais le peu de poids qu'elles ont auprès de lui, n'empêche pas que ce ne soient des raisons. D'ailleurs on ne sçauroit nier qu'elles n'ayent tout ce qui peut donner lieu à une Déclaration de guerre. Il suffit que le Roy expose le fait dans toutes ses circonstances; & qu'il marque que le Roy d'Espagne a refusé la Neutralité. Il n'a pas besoin d'autres raisons, & c'en est une assez bonne pour se résoudre à faire la guerre, que de sçavoir qu'on nous la veut declarer. Celle-là est sans replique, & l'on ne sçauroit blâmer le Roy, à moins qu'on ne veuille qu'il

laisse attaquer ses Etats sans les défendre.

La suite de la Déclaration de M^r de Castanaga est conçue en ces termes. Il dit en parlant de celle du Roy de France. *Elle est injurieuse à sa Majesté, s'efforçant de faire passer pour un scandale les alliances qu'Elle peut avoir avec les Princes & Etats voisins, quoy qu'elles ne tendent qu'à assurer le repos de la Chrétienté, & à l'avantage de ses Etats.* Je n'ay vû personne qui ait pu lire cét article, sans s'étonner de l'aveuglement de celui qui l'a imaginé. Le Roy ne parle dans sa Déclaration que des alliances que le Roy d'Espagne a faites avec le Prince d'Orange. Ainsi M^r de Castanaga ne peut pretendre parler que

de celles qui y sont marquées, & lors qu'il répond à cet endroit, il ne sçauroit dire sans s'exposer à la raillerie publique, que *l'alliance du Prince d'Orange assure le repos de la Chrestienté.* Il seroit plus vray de dire que son ambition a mis les armes à la main de tous les Princes de l'Europe; qu'elle a allumé une guerre sanglante; qu'elle est cause de tout le sang qu'on y a versé; qu'elle a couté la vie à une infinité d'Irlandois de l'une & de l'autre Religion qui vivoient en repos chez eux, & qui ne pensoient pas qu'il fust au monde, & qu'enfin bien loin qu'on doive croire qu'il peut assurer le repos de la Chrestienté, il n'est né que pour y porter le trouble, & la faire gemir sous le poids de l'ambi-

tion qui le devore. M. de Castanaga n'a guere pris soin de la gloire du Roy son Maistre, lors qu'il a parlé de cette sorte, & qu'il a dit que l'Alliance d'un Usurpateur estoit avantageuse à les Etats. Comme il est amy particulier du Prince d'Orange, il s'est laissé emporter à son inclination, sans faire reflexion que toute la terre auroit les yeux ouverts sur ce qu'il exposeroit au public. Tout ce qu'il y a d'honnestes gens s'estoient déjà scandalisez, ayant remarqué que la Gazette de Bruxelles' avoit esté la premiere à donner la qualité de Roy à l'Usurpateur d'Angleterre. Outre qu'on ne peut sans injustice luy donner ce nom, il n'y avoit pas alors de prudence & de politique à le faire,

puis que M. de Castanaga faisoit découvrir par là que le Roy son Maître estoit d'intelligence avec cet Usurpateur, dans un temps que le Conseil de Madrid le vouloit encore cacher. Ainsi son zele trop précipité pour un amy si peu digne d'en avoir, pouvoit gaster les affaires de son Maistre, & s'il n'y a pas nuy, il a du moins servy à faire blâmer plustost l'Alliance qu'il a contractée avec un homme qui n'est connu que par des endroits, qui ne le feront pas louer dans les siècles à venir. La Declaration de M. de Castanaga, porte encore ces mots : *Pendant que les armes de France desolent inhumainement & avec des cruantez & des barbaries inouïes, tous les Etats de l'Empire, sans*
avoir

avoir égard aux loix de la Religion, non plus qu'à celles de la guerre, & au droit sacré des Capitulations Comme cet article a de la liaison avec le précédent, je dois vous dire que le mot de *pendant*, par lequel commencent les Lignes que je viens de rapporter, marque que le Roy d'Espagne s'allioit avec le Prince d'Orange, pendant que le Roy desoloit les Etats de l'Empire. Ce qu'il dit du Roy est manifestement faux, puis que toute l'Europe sçait que les Troupes de Sa Majesté n'ont assiégué Philisbourg, qu'après qu'Elle a eu connoissance de la Ligue formée contre Elle par les Princes Confederez, dont l'Espagne est du nombre. C'est un fait historique qui ne sauroit être disputé. Du reste, je

H

ne me dois pas mettre en peine de répondre à un Article qui est bâti sur un fondement si contraire à la vérité ; aussi-bien la suite ne roule-t-elle que sur une peinture chargée des barbaries exercées dans l'Empire. J'ay déjà si amplement répondu à cet Article, & avec des raisons si fortes, & si convaincantes, qu'à moins qu'on ne veuille se déclarer ennemy de la vérité, on ne peut disconvenir de ce que j'ay dit là-dessus. J'ajoutera y cependant icy pour la justification des Troupes Françoises, qu'il s'en faut beaucoup qu'elles n'ayent exercé des cruautéz pareilles à celles des Allemands, qui n'ont point donné de quartier, & qui ont esté tuer de sang froid jusques aux malades dans les Hôpi-

taux. Il est vray que le Roy s'est vû obligé par les loix de la guerre de ruiner quelques Places, mais cela s'est fait sans qu'il en ait couté la vie à personne, & il l'a sauvée par là à une infinité de Peuples que les Alle-mans se dispofoient à traiter à la Turque. De la maniere qu'ils parlent, & qu'ils agissent, il étoit à craindre qu'en brûlant les Villes, ils ne brûlassent aussi les Habitans. Ainsi la prudence du Roy a esté grande, ce qu'elle lui a suggeré pour sauver la vie à tant de gens, n'ayant fait périr personne. La fuite de la Declaration de Mr de Castanaga n'est pas moins injurieuse & moins fausse, que ce que je vous en ay déjà fait examiner. Il poursuit en ces termes, en parlant de la France, *ses Minis-*

171 VII. P. des Affaires
tres emploient toutes sortes de
moyens pour troubler l'harmonie
de la Chrétienté , & attiter
toutes les forces Othomanes à la
destruction de la Hongrie , &
pour traverser en même-temps
la conclusion de la Paix entre sa
Majesté Imperiale & les hauts
Alliez avec la Porte. Cette in-
telligence prétenduë de la
France avec les Turcs est un
lieu commun qu'on a employé
depuis le commencement de la
guerre de Hongrie , dans tous
les Libelles qui ont paru , & qui
les remplit sans nul fondement,
sans aucune vrai-semblance, &
ce qui est digne de remarque
& de reflexion , sans qu'on ait
jamais osé entrer en matiere là-
dessus , en entreprenant par
quelques détours & par quel-
ques méchantes raisons , de
vouloir prouver cette fausseté,

tant on a cru la chose insoutenable, même en la publiant. On a toujours parlé de la même sorte, & on n'a osé raisonner, de crainte qu'en se perdant dans de faux raisonnemens, on ne découvrit le contraire de ce qu'on avançoit avec si peu de justice & de certitude. Si-tost que la France a quelque avantage, & que la guerre du Turc occupe les Ennemis, on suppose que le Roy le fait agir, parce que ses mouvemens les arrestent, & qu'en leur faisant partager leurs forces, il se trouve véritablement que les Othomans servent aux affaires du Roi; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'il les fasse marcher où il veut, comme il pourroit faire un de ses Vassaux. On ne fait pas ainsi mouvoir

cette grãde Puissance, & on n'a nime pas aisément un si grand corps. Mais quand bien la politique voudroit qu'on eust des intelligences avec la Porte, ce seroit une chose presque impossible, & qui ne pourroit jamais estre secreete, à cause des perpetuels mouvemens de cette Cour, & du changement continuel des Grands Visirs qui en sont les premiers Ministres. Ce qu'il y a de surprenant dans les reproches qu'on ne cesse point de faire à la France sur ce qu'on veut qu'elle s'entende avec le Grand Seigneur, c'est qu'on est tellement accoutumé à les faire, qu'on ne change point de langage dans le temps même où la France est plus brouillée avec la Porte, que ceux qui l'acusent d'une parfaite

union avec cette Puissance. Cela s'est veu pendant les grands démélez qu'elle a eus avec la Cour Othomane touchant l'affaire du Sopha. Entre celles qui n'ont point allumé de guerres, il y en a eu peu, qui aient esté plus vivement poussée parmy les Souverains que celle-là. Ce demélo s'aigrit même à cause de la canonnade de Chio. M. de Guilleragues, pour lors Ambassadeur de France à Constantinople, y demeura quelque tems comme Prisonnier, & je ne sçay même si sans la grande fermeté qu'il fit paroître, & la haute réputation du Roi, on ne luy auroit point fait quelque cruelle avanie. Le Grand Visir, sans lequel on ne peut avoir d'intelligenco à la Porte, étoit

ennemy déclaré de la France; & je doute même qu'il eust assiéger Viennes, s'il eust cru que nous eussions pu tirer quelques avantages de cette guerre. La grandeur & la puissance du Roy lui faisoient ombrage, & ne pouvant voir qu'avec chagrin qu'il y eust sur la terre un Monarque qui parut plus grand que l'Empereur Turc son Maître, il cherchoit à l'abaisser, en refusant le Sopha à son Ambassadeur. Cependant pourroit-on croire que dans tout le temps que la France a eu ces grands démêlez avec la Porte, on ait eu la même injustice qu'aujourd'hui; qu'on ait tenu le même langage; qu'on ait écrit les mêmes choses; que la France ait esté injurieusement attaquée, & accusée; des mê-

mes intelligences avec les Turcs, dont on continuë à la taxer avec si peu de raison, & qu'un simple Gouverneur à la hardiesse de lui reprocher si lâchement? Enfin, dès que les Turcs déclarent la guerre aux Allemans, c'est par le conseil & à la sollicitation des François, & ce sont encore eux qui agissent, même quand ils aident à les repousser, & que leur plus illustre Noblesse expose sa vie, & perit souvent pour secourir des ingrats, qui voyent avec regret les services qu'on leur rend, parce qu'ils ne sçauroient souffrir que de braves gens se couvrent de gloire, & qu'ils croient que les Lauriers dont ils se couronnent leur sont dérobez, quoy qu'ils n'ayent songé à

H v

les cueillir que pour eux. Il est certain que l'usage est si fortement & si injustement établi, de dire que les François sont Amis des Turcs, & qu'il les engage à faire la guerre aux Allemans quand il leur plaist, qu'il n'y a point de langage plus commun dans tous les États des Souverains, jaloux de la gloire de Sa Majesté. Les Enfans même y sont instruits à le publier; mais il faut connoître bien peu ce Monarque, ou ne vouloir pas estre informé de la beauté de son ame, pour luy imposer des choses si éloignées de son caractere. Il est non seulement par luy-mesme plus que par l'étenduë de ses États, le plus grand Prince du monde mais il pourroit disputer la qualité du plus honneste homme

à tous les souverains de la terre. Ce caractère se fit assez remarquer lors que les Turcs parurent devant Vienne comme j'ai fait voir ailleurs. Sa douleur fut sincere & profonde & il n'a rien fait depuis qui l'ait dementie, quoy que la manière dont on en a usé avec lui eust pu porter un Prince moins genereux, & moins Chretien, aux dernières extremitez, & que lors que les Catholiques font entrer tous les Protestans de l'Europe dans une guerre contre lui, il pust s'unir avec les Mahometans pour sauver l'Europe & la Religion Catholique. Dans des maux extrêmes, la raison veut que l'on ait recours aux remèdes violens. Si le Roi avoit attiré les Turcs en Hongrie, il auroit

profité de l'occasion . & puis qu'il ne l'a point fait , on doit être convaincu qu'il n'a point songé à les y faire venir. Loin de vouloir rien faire qui pût nuire à la Religion, il étoit alors entièrement occupé à banir l'Herésie de son Royaume , & l'application qu'il avoit à venir à bout de ce grand ouvrage, devoit rassurer les Allemans , s'il est vrai qu'ils eussent apprehendé ce qu'ils ne devoient pas craindre. Entreprendre dans ses Etats ce que sept Rois ses Predecesseurs n'avoient pû faire , c'étoit se tailler assez de besogne , pour tirer d'alarme les Allemans & les Espagnols , & leur faire croire qu'on ne pensoit à rien moins qu'à les attaquer, mais lors qu'il s'agit de noircir la gloire du Roi on n'en-

tre dans rien de tout ce qui peut le justifier. On ne veut pas même le donner le moindre soin d'examiner sa conduite, & de faire reflexion sur ce qui paroît tout évident : on travaille bien plutôt à donner aux Peuples de mauvaises impressions de ce Monarque, & l'on veut qu'il soit Turc d'inclination, quand il est tout Catholique par ses actions. Mais comme c'est par les œuvres que l'on connoit l'homme, le Roi doit être pleinement justifié par les siennes. Ce qu'il a fait dans tous ses Etats en faveur de la vraie Religion, n'est parti que du zèle le plus pur, puis qu'il n'en pouvoit tirer aucuns avantages du côté des intérêts humains, & qu'il étoit seur au contraire de souffrir quelques dommages,

& de perdre quelques - uns de ses plus braves Sujets. Ainsi si ce Prince n'avoit point travaillé chez lui pour l'accroissement de la Religion Catholique, & qu'il eust voulu profiter de l'invasion des Turcs, il est très-certain qu'il se feroit rendu Maître de l'Europe. Il n'avoit qu'à le vouloir & à paroître; personne n'étoit en pouvoir de lui résister. C'est ce qui sera toujours assez difficile, & on le voit même encore aujourd'hui. Toute l'Europe est liguée contre lui seul, & malgré une si puissante Ligue, il est le seul qui ait jusqu'icy remporté quelques avantages. Cependant M^r de Castanaga lui impute dans son injurieuse Declaration de guerre, dénuée de bonnes raisons, toute remplie

de faussetez & contraire au bon sens & au respect que l'on doit aux Rois, d'avoir troublé l'harmonie de la Chrétienté, & attiré toutes les forces Othomanes à la destruction de la Hongrie & traversé en même tems la conclusion de la Paix, entre sa Majesté Imperiale & les Hauts Alliez avec la Porte.

Je puis ajoûter à tout ce que j'ay déjà répondu sur cét Article, que des calomnies de cette nature sans aucunes preuves, & sans qu'on les puisse seulement soutenir par de faux raisonnemens, ainsi qu'on l'a remarqué jusques icy, ne peuvent estre inserées que dans des Libelles diffamatoires, faits par des Auteurs qui ne se nommant point, risquent des faussetez, & des calomnies, parce qu'ils n'en

peuvent ny rougir ny estre repris, & qu'il arrive quelquefois que les plus grossiers d'entre les Peuples y ajoûtent foy. Ces Auteurs n'en demandent pas davantage, & veulent seulement seduire ces sortes dignorans, parce qu'ils sont ordinairement les plus seditieux, & que pourveu que l'on vienne à bout de les exciter, ils sont capables d'en entrainer d'autres. Par ce moyen, la reputation de ceux qu'ils attaquent se trouve noircie, & ce qu'ils leur imputent dans leurs écrits, passe en tant de bouches, que l'on commence à le croire veritable, parce qu'on en entend parler de tous côtez. Mais il n'en est pas de même de ce qui regarde des actes publics, tels que sont les Declarations de guerre, où si les Rois.

ne parlent eux-mêmes à d'autres Rois, on parle en leur nom à ces Souverains. Ces actes doivent estre serieux, car on ne se jouë point grossierement des Puissances. Ils ne doivent contenir que des faits veritables & connus, ou si ce sont des choses qui jusques-là ayent esté secretes, ceux qui les font publier doivent prouver tout ce qu'ils découvrent, afin qu'on ne les puisse accuser de vouloir calomnier des Personnes sacrées. Mr de Castanaga n'a pas gardé tant de mesures; il s'est fervi de faussetez qui n'ont pas même de vray - semblance, sans considerer qu'il attaquoit un puissant Monarque, & qu'il accusoit le Prince du monde le plus Religieux, d'avoir une intelligence for-

mée avec le plus grand Ennemy de la Foy, pour détruire la Religion. Une temerité pareille n'est pas soutenable, & quiconque ose attaquer faussement une Tête Couronnée, mérite plus que des reprimandes. S'il nous estoit arrivé une affaire semblable, on la releveroit dans un milion d'écrits. La France en seroit accablée, & on tâcheroit de la rendre odieuse a toutes les Nations. Elle ne doit pas s'écarter du droit chemin; l'envie qu'on lui porte fait qu'on l'examine de près; toutes les plumes de l'Europe sont tournées contre elle, de même que les armes de tous les Souverains. Elle doit s'en tenir glorieuse; c'est l'effet d'un vray mérite. Ses plus grands Ennemis voudroient bien jouyr de

son bon-heur , & voir leurs Etats briller de la même gloire.

Voicy le dernier article de la Déclaration de Mr de Castanaga. *Or comme sa Majesté se trouve attaquée si iniustement, & Nous, voulant employer tous les moyens que nous avons pour sa gloire, & pour le bien de ses. suiets, & par les principes d'une iuste défense, nous esperons que Dieu benira les bonnes intentions de sa Majesté Catholique. C'est pourquoy nous ordonnons, &c. . .* N'est-ce pas une chose surprenante qu'après avoir vû la verité dans les éclaircissmens que je vous en ay donnez, Mr de Castanaga méle dans sa Déclaration, que sa Majesté Catholique se trouve injustement attaquée ? Cela se peut-il, après

l'aliance que je vous ay fait voir qu'il a avoué au commencement de la même Déclaration avoir esté faite entre le Roy d'Espagne son Maistre, & le Prince d'Orange ; après que la maison d'Autriche en a reçu des Troupes Irlandoises ; après que sa Majesté Catholique a marqué le reconnoitre pour Roy , ayant laissé son Ambassadeur à Londres , lors qu'il n'y est demeuré que ceux des Princes Protestans ; après qu'il a refusé toutes sortes de secours au Roy d'Angleterre, & de concourir avec sa Majesté à son rétablissement ; après ce que les Gazettes de Bruxelles qui sont sous sa direction, on dit contre la France ; après qu'on a rempli les Places de Flandre d'Ennemis du Roy,

& qu'on a trouvé à propos dans le Conseil d'Etat tenu à Madrid, de refuser la Neutralité, & de déclarer par ce refus la guerre à la France ? Après toutes ces choses & mille autres de même nature, le Roy n'a-t il pas eu grand tort de faire publier une Déclaration de guerre contre l'Espagne, & M. de Castanaga n'a-t il pas grande raison de dire que l'Espagne se trouve injustement attaquée ? Il faut qu'il croye les Flamans bien grossiers, s'il se persuade qu'ils se laisseront tromper par sa Déclaration & que cela leur fera supporter patiemment les contributions que leur coute une Déclaration de guerre faite si à contre-temps, & les autres maux que fera tomber sur eux

une Ligue si fatale au repos de la Flandre. L'Empereur commence à se repentir d'y être entré, & on sçait que les Ministres ont dit qu'ils avoient esté trompez, & qu'on les avoit assurez que le Prince d'Orange devoit ouvrir la campagne par deux descentes qu'il feroit faire en même - temps aux deux bouts de la France.

On n'auroit jamais crû que sa Majesté Imperiale, dont la pieté estoit connue, & qui jusqu'icy avoit soutenu les interêts de la Religion avec une fermeté qui avoit paru inébranlable, eust pû se résoudre à entrer dans une Ligue, où la posterité ne pourra jamais croire que de vrais Catholiques soient entrez. Cependant outre tout ce qu'on sçait là-dessus, & la jonction de

de ses Troupes avec ses Alliez Protestans , on voit une Lettre de ce Prince qui servira de preuve éternelle de cette union, si fatale à la Religion Catholique, & si honteuse aux Princes qui la professent. Cette Lettre ne m'est pas tombée entre les mains , mais voicy de quelle maniere en parle un Ecrit de Hollande , qui en rapporte les dernieres lignes en ces termes; *Il paroît une Lettre de l'Empereur à sa Maïesté Britannique Guïllanme III. en date du 5. de Mars , où après avoir remercié ce Prince du soin qu'il prend d'empêcher qu'on ne fasse violence aux Catholiques Romains, il lui promet de faire la même chose de son côté à l'égard des Protestans, & de mettre le point de la Religion en un tel estat, que*

192 VII. P. des Affaires
sont le monde, & les gens de bien
principalement, applaudiront à
une si bonne harmonie.

On demande ce que le Prince d'Orange a fait pour les Catholiques depuis qu'il est en Angleterre. Il peut avoir empêché que quelques - uns n'aient esté assommez par les Protestans, suivant la maniere dont ils en usent toujours, lors qu'ils se voyent les plus forts; car du reste, on n'a rien fait qu'en parler souvent dans le Parlement pour établir loix sur loix contre eux. On les bannit, on ne leur laisse aucuns privileges, on ne les souffre dans aucunes Charges; ils sont exceptez des loix penales, qu'on adoucit à l'égard des autres Non-Conformistes; on court sur eux; on les emprisonne, afin que

que leurs personnes répondent de ce qui peut arriver de mal aux Protestans d'Irlande, comme s'ils pouvoient empêcher qu'ils ne se jettent eux-mêmes dans des precipices, dont la bonté de leur Souverain auroit de la peine à les retirer, parce qu'il est mal-aisé de sauver ceux qui s'obstinent à vouloir perir. Cependant on sçait que la bonté du Roy d'Angleterre est grande, & qu'il cherchera toujours à épargner le sang de ses Peuples. Mais je veux que le Prince d'Orange souffre à present les Catholiques, il ne le fait que parce qu'étant mal affermi, il acheveroit de tomber, du moment que le Princes Catholiques qui sont entrez dans la Ligue, n'étant pas contens de lui, s'accommoderoient

194 *VII. P. des Affaires*
avec la France. Cette raison
l'oblige encore à les ménager,
& à leur accorder ce que les
Princes ses Alliez lui deman-
dent pour couvrir la honte qu'
ils ont de s'être unis avec lui, ce
qui ne leur seroit pas possible
s'ils ne produisoient quelques
petits services rendus aux Ca-
tholiques par le moyen de ce
Prince Usurpateur, qui les justi-
fient auprès des gens de bien,
on devroit dire aussi auprès de
la Cour de Rome ; mais elle a
besoin, pour s'excuser elle-mé-
me, que le Prince d'Orange
fasse quelque chose pour les
Catholiques. Le peu qu'on en
doit attendre ne dureroit pas
s'il devenoit absolu en Angle-
terre. Il ne pourroit pas même
leur donner une trop grande
protection, quand il voudroit,

parce que les Calvinistes & les Presbyteriens, mortels Ennemis de la Religion Catholique, ne lui ont aidé à monter sur le Trône qu'afin qu'il travaillât à sa destruction entiere dans toute l'Europe. C'est avec eux, & pour faire réussir ce grand dessein, que tout ce que nous avons vû arriver depuis huit mois en Angleterre, a esté concerté. Ceux qui ont fait des volumes entiers pour justifier le Prince d'Orange, & prouver qu'il ne songeoit point à se faire Roy lors qu'il a passé dans ce Royaume, oublient ce qu'ils ont dit à force d'écrire trop souvent, & laissent sans y penser, échaper des endroits entierement contraires à ce qu'ils se sont d'abord efforcez de faire croire. Un de ces Auteurs, peu

Ami de M. le Comte d'Avaux, seulement parce qu'il est presentement auprès du Roy d'Angleterre, & qu'il peut lui donner de bons conseils, & voulant l'accuser de peu de penetration pendant qu'il a esté Ambassadeur pour le Roy en Hollande, dit en propres termes en parlant du Prince d'Orange, & de cét Ambassadeur: *Ce Prince a menagé ses desseins sur l'Angleterre pendant trois ou quatre ans, sans que l'Ambassadeur de France les ait pû penetrer.* Il est vray qu'il ne les a pas découverts dès qu'ils ont esté conçus, mais il les a sçus assez tost pour les faire avorter, si des raisons que j'ay déjà dites, & que je vais encore toucher en passant, n'y eussent pas mis obstacle; mais l'endroit

que je viens de rapporter , me-
rite qu'on y fasse auparavant
un peu de reflexion. On ne
peut rien dire de plus fort pour
faire voir que le Prince d'O-
range a usurpé la Couronne.
S'il n'avoit pas eu ce dessein, il
n'auroit pas été nécessaire qu'il
eust cabalé pendant trois ou
quatre années, comme l'Auteur
nous l'apprend. S'il a esté obli-
gé de ménager les esprits pen-
dant tout ce temps , il n'y a
donc guere de bonne foy dans
tout ce qu'on a voulu nous per-
suader , & le Prince d'Orange
n'a pas esté autant recherché
qu'on a prétendu nous le faire
croire. Quand on est souhaité
aussi ardemment que l'on a dit
qu'il l'avoit esté , on n'a pas
besoin de trois ou quatre
ans pour faire des brigues.

Si on est véritablement appelé, & qu'on n'ait dessein d'aller qu'avec de bonnes & justes intentions, on marche sans se precautionner avec tant de soin. Les ménagemens sont inutiles à ceux qui ont envie de bien faire, ou du moins il n'en eut pas falu tant au Prince d'Orange, s'il n'eut eu en vûë que ce qui étoit porté par ses Manifestes, mais il en faloit beaucoup pour le dessein caché qu'il avoit de se faire Roi, & l'Auteur a eu raison de dire, *que ce Prince a ménagé ses desseins sur l'Angleterre pendant trois ou quatre années.* On doit remarquer dans ce peu de lignes la force de ces deux mots, *sur l'Angleterre.* Rien ne fait mieux voir le dessein qu'il avoit formé de s'en rendre maistre, & ces paroles ne



peuvent signifier autre chose !
Ainsi l'Auteur ayant l'idée
remplie de la vérité qu'il
fait, & qu'il ne se peut cacher
à lui-même, la fait connoître
sans y faire toute la reflexion,
qu'il y auroit faite sans dou-
te, si l'invasion du Prince d'O-
range avoit été plus recente :
mais on commence en Hollan-
de à n'y plus prendre garde
de si près, & la vérité, quand
on en est fortement persuadé
comme on doit l'être de l'in-
tentation que le Prince d'Oran-
ge avoit de se faire Roi, en-
gage souvent à dire plus que
l'on ne voudroit, & à la fai-
re connoître, malgré le des-
sein qu'on a pris de la cacher.
Ce qu'il y a d'étonnant, c'est
quel'Auteur qui vient d'en tom-
ber d'accord en termes si clairs,

est un de ceux qui ont soutenu, avec plus de fausses raisons & plus de chaleur, que le Prince d'Orange ne merite point le titre d'Usurpateur, & qu'il a été élu par un Parlement libre; cependant il avoue qu'il lui a falu trois ou quatre ans, pour ménager ses desseins sur l'Angleterre. La pensée de le faire Roy n'est donc pas venue tout d'un coup aux Anglois lors que ce Prince est arrivé à Londres. Il n'y a point de vraysemblance à cela, mais il y en a bien plus à croire qu'il a menagé cette affaire pendant trois ou quatre années, comme l'Auteur le marque fort bien. Quant à ce qui regarde M. d'Avaux, qu'il blame de n'avoir pas d'abord penetré ce grand secret, outre qu'il n'y avoit point

de nécessité de le découvrir si long-tems avant qu'il éclatât, il est mal-aisé, & même presque impossible, de penetrer d'abord ce qui n'est que dans l'idée de quelques personnes, & quand ce secret ne va pas plus loin que les interessez, qui rarement se laissent surprendre, on feroit des efforts bien inutiles pour le découvrir, puis qu'on ne sauroit tenter des gens qu'on ne connoît pas. Ainsi on ne peut dire qu'un homme qui a intérêt d'apprendre ce qui se passe dans un Etat, ait manqué d'adresse, de vigilance & de penetration, pour entrer dans le secret d'une intrigue que l'on prend soin de tenir cachée, jusqu'à ce qu'on ait commencé de faire mouvoir les ressorts nécessaires pour l'exécution

C'est alors que rien ne lui doit échaper, & c'est ce que M. d'Avaux a découvert; mais ces avis furent d'abord rejettez du Roy d'Angleterre. Ce Prince avoit quelque raison de ne les pas croire, puis que la Cour de Rome & celle de Vienne, l'assuroient du contraire, d'une manière à ne lui laisser aucun doute qu'elles n'en eussent une certitude entière. Cependant comme la vérité ne peut demeurer toujours cachée, le Roy d'Angleterre apprit une partie des résolutions du Prince d'Orange, mais sa bonté naturelle, & la confiance qu'il avoit en ses Sujets, furent cause qu'il ne voulut point de secours étranger, & qu'il fut enfin obligé de céder à la force.

Comme l'affaire d'Angleter-

re à nouïé toutes celles d'aujourd'hui, & que c'est de là que sont venuës tant de Déclarations de guerre contre la France, il faut vous parler de celle de l'Electeur de Brandebourg. Je vous en diray pourtant peu de chose, & ne vous la rapporteray point entiere comme celles de France & d'Espagne. Elle est toute remplie de ce qu'on repete tous les jours contre le Roy dans les Libelles de Hollande, & ce qui vous surprendra, & qui merite d'estre remarqué, c'est que voulant faire la guerre au Roy, parce que la Ligue l'a resolu, & desirant faire une Déclaration particuliere pour se distinguer davantage, il a trouvé qu'il manquoit de prétextes pour la remplir, de sorte qu'il s'est avisé de prendre le

204 *VII. P. des Affaires*
parti du Pape, & des Religieuses de Charonne. Cela doit paroître assez extraordinaire dans la Déclaration de guerre d'un Prince Protestant à un Roy Catholique. Ils veulent tous estre Ennemis du Roy, & ne sçavent quels pretextes prendre; mais en mêlant la Coust de Rome dans leurs affaires, ils découvrent ce qu'elle voudroit tenir caché. Les loüanges qu'ils lui donnent lui attirent le blâme des vrais Catholiques, & des personnes véritablement pieuses, & justifient pleinement la conduite qu'a tenuë Sa Majesté à l'égard de cette Cour.





